BnF Gallica

Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure galant. 1711-09.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Livré
à partir
à Madame
Poirier
à Lille de
Condé
et
à Mademoiselle
de Clermont
à Paris
le premier
Mars

(mg. le catal. Del lib.)

LC2 (462)

33

MERCURE GALANT.

SEPTEMBRE, 1711.

BIBLIOTHEQUE IMPR.



A PARIS,

M. DCCXI.

Avec Privilege du Roy.

MERCURE GALANT.

*Par le Sieur Du F****

Mois
de Septembre.
1711.

Le prix est 30. sols relié en veau, & 25. sols, brochez

A PARIS,
Chez DANIEL JOLLET, au Livre Royal, au bout du Pont S. Michel du côté du Palais.

PIERRE RIBOU, à l'Image S. Louis, sur le Quay des Augustins.

GILLES LAMESLE, à l'entrée de la ruë du Foin, du côté de la ruë Saint Jacques.

MERCURE GALANT.

I. PARTIE.

Septembre 1711.

LITTERATURE.

EN annonçant dans le Mercure dernier un Livre nouveau, j'ay promis d'en parler ce

4 MERCURE
mois-cy, c'eſt un Livre tres-varié, rempli d'érudition, & capable de vous remettre dans l'idée les regles de la compoſition & du bon gouſt. . . . . D'abord on y voit une *Traduction en vers de l'Art poëtique d'Horace* : c'eſt ce qui ſert de titre au Livre, il y a enſuite quantité de Notes curieuſes, les unes de l'Autheur, & les autres citées de pluſieurs Grecs & Latins, dont voicy quelques-unes.

L'Art poëtique d'HO-

RACE eſt une Lettre qu'il écrit aux PISONS. Ces PISONS eſtoient le frere & les neveux de Calpurnie Epouſe de Jules Ceſar, & fille de Lucius Piſon.

La premiere regle de l'éloquence, c'eſt d'eſtre clair ; & la ſeconde, de n'eſtre pas diffus.

MARTIAL dit que les ouvrages où il n'y a rien à retrancher, ne ſont jamais trop longs.

La lime, dit QUINTILIEN, doit polir & non

pas affoiblir, & uſer, pour ainſi dire, un ouvrage.

J'ay veu dans un Autheur François, travaillez voſtre ouvrage juſqu'à ce qu'il ſoit au point qu'on ne s'appercoive pas qu'il vous a couſté beaucoup de travail.

PROPERCE compare l'Autheur dont le ſtile n'eſt ny trop enflé ny trop ſimple, à un Marinier qui raſe le rivage avec un de ſes avirons, & qui fend les flots avec l'autre.

LONGIN donne pour

exemple de l'enfeure ces pensées-cy : *Faire du vent Borée ſon joueur de flute . . .* Et cet autre : *Jupiter crache des neiges contre les Alpes.*

Exemples du vray ſublime : HOMERE *peint la Diſcorde la teſte dans les Cieux, & les pieds ſur la terre.* Et quand il parle de Neptune il dit :

Que Neptune marchant dans
les vaſtes campagnes,
Fait trembler ſous ſes pieds &
foreſts & montagnes.

Il fait dire à AJAX qui voit l'Armée des Grecs

couverte tout à coup d'é-
paisses tenebres.

Grand Dieu chasses la nuit
qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la
clarté des Cieux.

Caracteres differents de
poësie traduits d'Ovide
par l'Autheur,

Vous qui que vous soyez ô
Censeur trop severe,
Jugez de nos travaux selon leur
caractere,
C'est au Vers Heroïque à chan-
ter les combats:
Quelle place y tiendroient Venus
& les appas;
La grandeur, le couroux sont du

ſtile tragique,
Mais les ſujets communs regar-
dent le comique,
L'Iambe libre eſt propre à lancer
ſon venin,
Soit qu'il coure tousjours, ou qu'il
boite à la fin.
Les Amours, leurs carquois,
l'inconſtante Silvie,
Sont les dignes ſujets de la ten-
dre Elegie.
Pour celebrer Cidippe, Homere
ny ſes Vers,
N'y doivent point paroiſtre aux
yeux de l'univers.
Achile convient mal au ton de
Callimaque,
Et Thais ne doit pas imiter
Andromaque.

L'autheur dit à propos

de la force du pathetique, que nous pleurons en voyant pleurer, que nous rions en voyant rire, & cela par une raison phisique à peu pres semblable à celle qui fait remuer les cordes de plusieurs instruments qui sont dans une mesme chambre, avec un autre dont on touchera fortement les cordes montées au mesme ton que celles de ces autres instruments qui resonneront sans qu'on les touche, &c. Il y a ainsi à peu prés dans tous les

hommes des nerfs montez, pour ainſi dire, au meſme ton, & c'eſt ce qu'on appelle ſimpathie, &c.

Comme nous nous ſentons capables des meſmes maux, & des meſmes biens que nous voyons reſſentir aux autres, nous ſommes remuez par les meſmes ſentiments à la veuë du bien ou du mal qui leur arrive.

L'autheur fait pluſieurs remarques ſensées ſur diferents Poëmes, anciens & modernes.

Puiſque les Poëmes ſont des imitations, dit-il, ils doivent ſans doute imiter : mais ils ne doivent pas imiter une action juſqu'à violer les regles de la poëſie.

Corneille a tellement imité le combat de ſon Horace, que ſa piece s'eſt trouvée finie au troiſiéme Acte. Le voila fort à l'eſtroit, comment ſe tirera-t'il de ce pas-là ? Il ne l'a peu ſans violer l'unité de l'action, il eſt obligé d'adjouſter le meurtre de Ca-

mille pour donner une juſte eſtenduë à ſa Tragedie ; dans le Cid & ailleurs il ne ſort de pareils embarras qu'en violant l'unité du temps, ou celle du lieu, &c.

A propos, de la maniere dont on doit commencer un poëme, JULES SCALIGER donne pour exemple d'un Exorde regulier celuy de Lucain, qui dans ſon poëme ſur la guerre civile, place tout d'un coup Ceſar au paſſage du Rubicon, d'où eſtant

14 MERCURE
declaré ennemy de la patrie par le Senat, il eſt forcé d'entreprendre cette guerre.

Un Poëte François a dit que *le vin eſtoit le grand cheval des Poëtes.* Une peau de bouc pleine de vin eſtoit autrefois un prix que remportoit le Poëte qui avoit le mieux reüſſi dans la Tragedie ; en voicy la raiſon : cette ſorte de poëme n'eſtoit au commencement que des chanſons en l'honneur de Bacchus, auquel on ſacrifioit un bouc com-

me animal contraire à la vigne, on rempliſſoit de vin la peau du bouc, & on la donnoit au Poëte.

Aprés les Notes ſur l'Art Poëtique, il y a pluſieurs petites traductions de differentes pieces d'Horace, d'Ovide, de Petrone, & avec des Notes dont voicy quelques-unes.

Lucille eſtoit un Poëte latin que Juvenal appelle l'illuſtre nourriſſon d'Auronce. Ce Poëte avoit composé trente Satyres. Horace dit dans ſa premie-

re Satyre du ſecond Livre, que Lucille confioit ſes ſecrets à ſes Livres, qu'il n'alloit point ailleurs décharger ſon cœur, ce qui a fait qu'on a trouvé la vie de ce vieillard peinte dans ſes ouvrages comme dans un tableau.

On croiroit que les expreſſions de *avoir bon nez*, *avoir le nez fin*, ſeroient baſſes & impropres pour exprimer *avoir l'eſprit bon*, *l'eſprit ſubtil*: mais Horace, Perſe, & Martial l'ont anobli en l'employant dans ce ſens.

La

La Comedie a pour but de réjoüir & d'instruire ; les mimes estoient des poëmes qui n'avoient pour but que de faire rire, c'estoit les farces de ce temps-là.

Quintilien employe un long Chapitre à traiter du Ris, il est estonné que paroissant chose si peu importante, il ait quelquefois des effets si estonnants.

Un Ris excité à propos peut changer l'estat des affaires les plus importantes, il empesche quelque-

fois les ſuites faſcheuſes de la haine, de la colere, &c. & fait ſucceder la douceur, la benignité, la clemence.

Par exemple, deux jeunes Tarentis furent amenez devant le Roy Pyrrus, parce que dans un repas ils avoient eu l'inſolence de parler mal de ce Prince; voyant qu'ils ne pouvoient nier le fait, ny ſe deffendre raiſonnablement, ils reſpondirent, *Sire, ſi la bouteille ne nous avoit pas manqué, vous eſtiez*

mort, c'eſtoit fait de vous. Ce bon mot calma la colere de leur Juge en le faiſant rire.

Les vins de Falerne ſe gardoient ſi long-temps, que Petrone parle de bouteilles de ce vin bouchées avec ſoin, dont les étiquetes marquoient que ce vin avoit eſté fumé ſous le Conſul Opimus, cent ans avant.

Diogenes, à propos des ſuperſtitions ſur les ſonges, eſtoit indigné que les hommes ſe tourmentaſſent au

ſujet des ſonges, & donnaſſent ſi peu d'attention aux actions qu'ils faiſoient eſtant éveillez.

Auguſte avoit dedié dans ſon palais un Temple, & une magnifique Bibliotheque à Apollon, où cinq Juges, du nombre deſquels eſtoit Tarpa, décidoient du merite des ouvrages, que les Autheurs y venoient lire.

Ennius, dit Quintilien, eſt ſemblable à ces bois que leur antiquité a conſacrez, & dont les vieux

arbres ſont plus venera-
bles qu'ils ne ſont beaux.

Les Anciens écrivoient ſur des tablettes couvertes de cire, & ils ſe ſervoient d'éguilles pointuës par un bout, & plates par l'autre; avec la pointe ils formoient les caracteres, & avec l'autre bout ils effaçoient ce qu'ils avoient écrit.

MERCURE

Traduction d'un Fragment d'Ovide.

Je le dis malgré moy, trahiſſant mes talents,
Retenez avec ſoin ces avis excellents;
Voulez-vous fuir l'amour? que voſtre ame diſcrette
Evite les accents de tout tendre Poëte:
Callimaque aiſément peut vous rendre amoureux,
Filetas eſt pour vous un Autheur dangereux:
Safo plus fortement m'attache à ma maiſtreſſe,
Le vieux Anacreon augmente ma tendreſſe.

Eſt-on froid, ô Cinthie, en liſant
ton Amant ?
Ou quelqu'un a-t-il leu Tibule
impunément ?
Des doux ſons de Gallus quel
cœur peut ſe deffendre ?
Et les miens n'ont-ils pas je ne
ſçay quoy de tendre ?

Martial Poëte Latin, eſtoit né à Bilbilis, ville de la Celtiberie en Eſpagne. Il fut intime ami de Stella, de Silius Italicus, & de Pline le Jeune, qui luy donna quelques ſecours pour regagner ſa patrie, aprés avoir demeuré trente ans à Rome, peu

eſtimé apparemment pendant ſa vie, il addreſſe cette Epigramme à Regule.

LA REPUTATION des Poëtes.

Le Lecteur rarement aime un
Autheur en vie,
A ſon gré des vivants preſqu'-
aucun ne dit bien:
Qui cauſe cet abus? Regule, c'eſt
l'envie,
Qui toujours au moderne a préferé l'ancien.

De

De Pompée on recherche ainſi
le vieux portique ,
Ton vil Temple , Catule , eſt
loué des vieillards ,
A Virgile vivant, Quintus mort
fit la nique ,
Et pour Homere en vie on eut
trop peu d'égards.

Rarement le theatre applaudit
à Menandre ,
Pour ſa ſeule Corine , Ovide
eut des appas ,
Cachez-vous donc mon Livre , il
faut encore attendre ,
Si la gloire ne vient qu'aprés
noſtre trépas.

Aprés toutes ces traductions l'Autheur fait une dissertation sur les Autheurs anciens & modernes, dont je donneray quelques traits, & quelques petits fragments de Vers qui font tousjours plaisir à voir rassemblez, quoy qu'on les ait veus ailleurs separément.

Comme ces morceaux détachez ne demandent nulle liaison, je les garderay pour le mois prochain; car je n'ay plus de

place dans cette partie que pour la ſuite de l'abregé de l'Iliade qui a eſté receu avec tant de plaiſir, que j'ay prié mon amy de donner quelques heures à la continuation de cet ouvrage.

SUITE DE L'ABREGÉ de l'Iliade.

ARGUMENT du quatriéme Livre.

AVERTISSEMENT.

On a mis dans la ſuite de cet Extrait des cedilles ainſi marquées " „ Elles ſignifient dans les endroits où elles ſe trouvent, que le Poëte y fait parler ſes Heros.

LEs Dieux eſtant à Table tiennent conſeil ſur les

affaires de Troyes, *vers* I. 4.

Jupiter raille Junon & Minerve, de ce que de grandes Déesses comme elles se tiennent à l'écart loin des combats, pendant que Venus qui n'aime que les jeux & les plaisirs, accompagne son favori dans tous les perils. Il met en deliberation s'il faut rallumer la guerre entre les Troyens & les Grecs, ou les reconcilier par l'execution du traité qu'ils ont fait., *vers* 5. 19.

Cette proposition cause un violent dépit aux deux Déesses qui préparoient les plus grands malheurs aux Troyens. Minerve dissimule par prudence. Junon éclatte, & a declaré, que resolution que l'on prenne, qu'elle ne consentira point à la paix. „ *vers* 20. 29.

Jupiter a reproché à Junon la cruauté avec laquelle elle poursuit les Troyens. Il se plaint de la violence qu'elle luy fait en le forçant de luy abandon-

ner une Ville qu'il a honorée ſur toutes les autres. Il l'avertit qu'en revanche, ſi jamais dans ſa fureur il veut détruire quelque Ville qu'elle ait priſe ſous ſa protection, c'eſt inutilement qu'elle voudra s'y oppoſer. „ *vers* 30.49.

Junon luy dit " qu'il peut, quand il voudra, diſpoſer d'Argos, de Mycenes, & de Sparte ; mais qu'il n'eſt pas juſte qu'elle perde le fruit de toutes ſes peines. Que tout puiſſant qu'il eſt, il doit avoir pour

elle des égards & de la complaiſance, puiſqu'elle eſt ſa femme & ſa ſœur. Enfin elle luy demande qu'il ordonne à Minerve de deſcendre dans l'armée des Troyens pour les exciter à enfraindre le traité, & à inſulter les Grecs. „ *vers* 50. 67.

Jupiter " donne cet ordre à Minerve. „ La Déeſſe deſcend, & dans ſa courſe rapide elle paroiſt ſous la forme d'une exhalaiſon qui s'allume dans l'air, & qui ſe partage en mille

feux. Ce ſigne qui eſt veu dans les deux armées " eſt interpreté comme un préſage ou de la fin ou de la continuation de la guerre. „ *vers 68. 85.*

Minerve prend la reſſemblance de Laodocus fils d'Antenor. Va trouver Pandarus fils de Lycaon. Luy propoſe " de tirer une fleche à Menelas. L'encourage par la gloire qu'il aura d'avoir abbattu un ſi grand guerrier, & par la recompenſe qu'il doit attendre de Pâris. Elle luy

conſeille de s'addreſſer auparavant à Apollon Lycien pour le prier de diriger le trait. » *vers* 86. 103.

L'inſensé Pandarus ſe laiſſe perſuader. Peinture naïve de l'action de Pandarus, & des meſures qu'il prend pour frapper juſte à ſon but. (Son arc eſtoit fait des cornes d'une chevre ſauvage qu'il avoit tuée à l'affuſt ; chaque corne avoit ſeize paumes, c'eſt-à-dire cinq pieds & quatre pouces.) Il promet une Hecatombe à Apollon. Il

tire. Le trait part avec impetuosité, perce le baudrier, la cuirasse & la lame de Menelas; entre dans la chair sans penetrer bien avant, (car Minerve avoit pris soin d'affoiblir le coup, semblable à une mere qui voyant dormir son enfant, détourne une mouche opiniastre qui voudroit le piquer.) Le sang qui coule le long des jambes de Menelas, comparé à la pourpre dont une femme de Meonie a peint l'yvoire le plus blanc, pour en faire

les bosſetes d'un mords qui fait l'admiration & le desir des plus braves Cavaliers, mais qui est destiné pour un Roy. *vers* 104. 119.

Agamemnon est effraié aussi bien que Menelas. Menelas reprend courage. Agamemnon « éclate contre la perfidie des Troyens. Dit que Jupiter ne la laisſera pas impunie. Prédit la ruine de Troye. Il s'attendrit, & ne peut cacher à son frere la crainte qu'il a de le perdre » *vers* 120. 182.

Menelas le raſſure & le prie de ne point allarmer les Grecs. » Agamemnon luy dit « qu'il faut appeller un Medecin. » Donne ordre à Talthybius de faire venir Machaon fils d'Eſculape. Le Herault obeït. Trouve Machaon & « luy parle. » Machaon vient. Viſite la playe, & ſucce le ſang, & y met un appareil que le Centaure Chiron avoit autrefois enſeigné à Eſculape. *vers* 183. 219.

Cependant les Troyens

s'avancent en bataille. Les Grecs reprennent leurs armes, & ne respirent plus que le combat. Agamemnon laisse son char à Eurymedon, avec ordre de ne le pas tenir trop éloigné. Il parcourt à pied toute l'armée. « Anime par ses discours ceux qu'il trouve disposez à bien faire ». « Reprimande les autres, » les compare à des faons de biche ». Arrive prés de la Gend'armerie Cretoise, la trouve en bon estat, Idomenée à la teste, Merion

à la queuë. « Il louë Idomenée, le fait reſſouvenir que dans toutes les occaſions ; à la guerre, dans les feſtins, il l'a tousjours traité avec diſtinction ». Idomenée reſpond « qu'il luy ſera tousjours fidelle ». Agamemnon continuë ſon chemin. Il trouve les deux Ajax deja armez au milieu de leurs bataillons ; (ces bataillons comparez à des troupeaux aſſemblez ſous leur paſteur, qui leur cherche un aſile contre l'orage qu'il prévoit.) Agamem-

non « louë ces deux chefs, & leur dit qu'il n'a pas beſoin de les exhorter ». Il paſſe au quartier du vieux Neſtor. Le trouve qui range ſes troupes en bataille, & qui encourage leurs chefs. Noms de ces chefs. De quelle maniere Neſtor diſpoſoit ſa cavalerie & ſon infanterie. « Quels conſeils il donnoit à ſes cavaliers ». « Sage vieillard, dit Agamemnon tranſporté de joye, pluſt aux Dieux que vos forces reſpondiſſent à voſtre grand courage,

ge, &c. » Nestor respond » qu'il n'est plus au temps où il tua de sa main le vaillant Ereuthalion; mais que tout vieux qu'il est on le verra à la teste de ses Escadrons, & qu'il sera utile au moins par ses ordres & par ses conseils, que c'est là le partage des vieillards ». Agamemnon avance. Trouve Peteus fils de Menesthée & Ulysse qui ne faisoient aucun mouvement, parce que le bruit de ce qui estoit arrivé dans les deux armées n'estoit pas

encore venu juſqu'à eux. « Il leur fait de ſanglants reproches de leur inaction ». « Ulyſſe reſpond avec fierté ». Le Roy qui le voit irrité, change de ton, & « luy parle obligeamment ». Il pourſuit ſon chemin. Voit Diomede ſur ſon char avec Sthenus fils de Capancé. Diomede ne donnoit aucun ordre pour le combat. Agamemnon « luy reproche d'avoir degeneré de la vertu de ſon pere Tydée, luy rappelle une occaſion

d'éclat, où Tydée signala son courage contre les Thebains ». Diomede par respect pour le Roy ne respond rien. Sthelenus prend la parole & dit « qu'ils ne meritent ny l'un ny l'autre le reproche qu'on leur fait, se piquent tous deux avec raison d'estre plus braves encore que leur pere ». Diomede represente à Sthelenus que le Roy qui a le principal interest à tout ce qui se passe, est en droit de leur parler comme il fait. „ Diomede en mes-

me temps faute de deſſus ſon char. *vers* 421. 419.

On voit marcher au combat les nombreuſes Phalanges des Grecs, ſemblables à des flots amoncelez par les vents. Elles ſuivent leurs chefs dans un profond ſilence, pour entendre leurs ordres. *Il ſemble*, dit le Poëte, *que cette multitude innombrable de peuples n'ait point de voix.* Les Troyens au contraire, comme des brebis qui bêlent dans un grand parurage, font un bruit confus

qui resulte du mélange de leurs voix & de la diversité des langues de toute sorte de peuples qui forment leur armée. *vers* 422. 438.

Les Troyens sont animez par le Dieu Mars, & les Grecs par la Déesse Minerve. Ces deux Divinitez sont suivies de la Terreur, de la Fuite & de l'insatiable Discorde. Image poëtique de la Discorde. Son progrez. Ses effets. *vers* 439. 445.

Les deux armées se joignent, & en viennent aux

mains. Descriptiõ de leur choc. Le bruit des guerriers comparé à celuy que font d'impetueux torrens grossis par les pluyes. *vers* 446. 456.

Antiloque le premier tuë Echepolus, un des plus braves Troyens. Elephenor General des Abantes, voulant le dépoüiller de ses armes, est tué par Agenor. Il se fait en cet endroit une cruelle boucherie des Grecs & des Troyens qui se jettent les uns sur les autres comme des loups affa-

mez. Simoïsius (ainsi nom-
mé parce que sa mere ac-
coucha de luy sur les rives
du Simoïs) est tué à la fleur
de son âge par Ajax fils
de Telamon. Il tombe sur
la poussiere comme un jeu-
ne peuplier abbattu par le
fer d'une coignée. Anti-
phus un des fils de Priam,
veut venger la mort de Si-
moïsius. Il lance son jave-
lot contre Ajax ; mais il
rencontre au lieu de luy
Leucus compagnon d'U-
lysse. Leucus tombe sur le
corps de Simoïsius qu'il en-

traiſnoit. Ulyſſe affligé de cette perte, s'approche des Troyens d'un air terrible. Regarde autour de luy pour chercher ſa victime. Il lance ſon dard. Les Troyens effrayez ſe retirent en deſordre. Le javelot va frapper Democoon fils naturel de Priam, & le renverſe mort. Les Troyens reculent. Hector luy-meſme eſt épouventé. Les Grecs enflez de ces avantages vont chercher les corps morts juſqu'au milieu de la meſlée pour les entraiſner.

entraisner. Apollon irrité de leur audace se fait entendre aux Troyens du haut de la forteresse d'Ilion, " les exhorte & les encourage ; leur represente sur tout qu'Achille ne combat point ,,. Minerve de son costé anime les Grecs. Piroüs General des Thraces tuë Diorés chef des Epéens aprés l'avoir blessé d'un coup de pierre. Thoas General des Etoliens lance son javelot contre Piroüs, & l'acheve de son épée. Ils vont le dépoüiller de ses

armes, mais il en eſt em-
peſché par les Thraces qui
tombent ſur luy à coups
de piques, & l'obligent de
ſe retirer. *vers* 457. 539.

Homere parle des ex-
ploits de cette journée
comme d'un grand ſujet
d'admiration pour un hom-
me que Minerve auroit
conduit par la main, & à
qui elle auroit fait parcou-
rir ſans danger tous les en-
droits de la bataille. Il au-
roit veu les Troyens & les
Grecs eſtendus les uns prés
des autres à la meſme pla-

ce où ils avoient combat-
eu. *vers* 539. 544.

ARGUMENT du cinquiéme Livre.

La jour de cette action Minerve augmente le courage de Diomede. De son casque & de son bouclier sortoit continuellement un feu semblable à celuy de l'estoille qui paroist à la fin de l'Esté. La Déesse pousse ce guerrier au milieu de la mesle'e. *vers* 1. 8.
Idée & Phegée tous deux

fils de Darés Sacrificateur de Vulcain, pouſſent leur char contre Diomede qui eſtoit à pied. Phegée le premier lance ſon dard contre luy ſans le bleſſer. Diomede le perce de ſon javelot, & l'eſtend mort ſur la place. Idée n'ayant pas le courage de ſauver le corps de ſon frere, prend la fuite. Vulcain le couvre d'un nuage & le derobe aux pourſuites de Diomede, pour épargner à Darés le chagrin de perdre ſes deux fils en un jour. Dio-

mede fait emmener leurs chevaux. Les Troyens commencent à plier. Minerve pour augmenter leur desordre, dit à Mars "qu'il faut laisser combattre les Troyens & les Grecs, & ne plus resister aux ordres de Jupiter. ,, Elle le retire du combat, & le fait reposer sur les rives du Scamandre. Les Grecs enfoncent les Troyens. *vers* 9. 37.

Odius chef des Alizoniens est tué par Agamemnon. Phestus par Idomenée. Scamandrius par Me-

nelas. (Ce Scamandrius eſtoit fort entendu dans tout ce qui concerne la chaſſe, & avoit eſté inſtruit par Minerve.) Phereclus eſt tué par Merion. (Phereclus fils d'un habile charpentier, avoit bâti les vaiſſeaux que Pâris mena en Grece.) Pedée fils naturel d'Antenor, eſt tué par Megés. Eurypile bleſſe Hypſenor. (Hypſenor eſtoit fils de Dolophion qui eſtoit Sacrificateur du Scamandre.) *vers* 37. 83.

Idomenée ſemblable à

un fleuve, qui dans ſon débordement emporte tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, renverſe les bataillons des Troyens; rien ne luy reſiſte. *vers* 85. 94.

Pandarus, pour arreſter ſon audace, luy tire une fléche qui luy traverſe l'épaule droite, & croyant l'avoir bleſſé mortellement " il s'en glorifie. „ Sthelenus, (" à la priere de Diomede „) luy oſte cette fléche. Diomede prie Pallas " de luy preſter ſon ſecours pour ſe venger de

Pandarus, & le punir de ſon orgueïl. „ Pallas l'exauce. Luy redonne toutes ſes forces & toute ſa legereté. Elle luy dit, “ qu'il peut aller hardiment contre les Troyens; qu'elle a diſſipé le nuage qui l'auroit empeſché de diſcerner les Dieux d'avec les hommes : qu'il ſe garde bien de combattre contre les Immortels, ſi ce n'eſt contre Venus ſur qui elle luy permet de tirer. „ *vers* 95. 132.

Minerve ſe retire. Dio-

mede qui ſe ſent trois fois plus fort qu'à l'ordinaire, ſe jette au milieu des ennemis. Eſt comparé à un lion qu'un berger a bleſſé, & qui devenu plus furieux, ſe lance ſur les brebis effrayées qui ſe tapiſſent les unes ſous les autres pendant que le berger ſe cache. Diomede tuë d'abord Aſtynoüs & Hypenor. Enſuite Abas & Poluïde, tous deux fils du vieux Eurydamas qui eſtoit Interprete des ſonges. Il marche vers Thoon & Xanthe

enfans de Phenops, prive ce pere malheureux de ſes deux fils à la fois, & luy laiſſe la douleur de voir que ſa ſucceſſion doit paſſer à des collateraux eſloignez. Diomede, comme un lion qui ſe jette ſur un troupeau de bœufs, tombe encore ſur Echemon & Chromius enfans de Priam, les précipite de leur char, les dépoüille de leurs armes, & prend leurs chevaux. *vers* 133. 165.

Enée qui voit tous ces ravages, cherche Panda-

rus à travers les picques & les javelots. Il le joint & l'exhorte " à ſe ſervir encore de ſon arc & de ſes traits contre un homme qui cauſe tant de deſordres, (ſi ce n'eſt que ce guerrier dangereux ſoit quelqu'un des Immortels irrité contre les Grecs),,. Pandarus reſpond " qu'il croit reconnoître Diomede à ſa taille & à ſes armes. Que ſi ce guerrier n'eſt pas un Dieu, au moins Diomede ne peut faire tant de prodiges ſans le ſecours

d'une Divinité toute puiſ-
ſante. Se repent d'avoir
laiſſé chez luy, contre l'a-
vis de ſon pere, onze chars
inutiles par la crainte que
ſes chevaux ne ſouffriſſent
trop dans une ville aſſie-
gée. Se plaint d'avoir des-
ja bleſſé deux des plus vail-
lans hommes, ſans autre
effet que de les avoir ren-
dus plus furieux. Jure que
s'il revoit ſa patrie, il com-
mencera par bruler cet
arc & ces fléches qui l'ont
ſi mal ſervi. „ Enée luy
dit " de monter ſur ſon

char qui eſt tiré par d'excellens chevaux, & luy laiſſe le choix ou de tenir les reſnes, ou de combattre contre Diomede. „ Pandarus “ conſeille à Enée de conduire luy-meſme ſes chevaux qui connoiſſent ſa voix & ſa main; que pour luy il recevra Diomede avec ſa lance. Ils montent tous deux ſur le char, & vont à toute bride contre Diomede (qui eſt à pied.) Sthelenus qui les voit venir, en avertit Diomede, & “ luy con-

ſeille de les éviter. „ Dio-
mede “ reſpond qu'il n'eſt
pas capable de fuir, & que
ces deux ennemis ſi redou-
tables ne retourneront
point à Troye ; luy recom-
mande ſeulement d'em-
mener les chevaux d'Enée
auſſitoſt qu'il ſera vaincu ;
(les chevaux d'Enée eſ-
toient de la race de ceux
dont Jupiter fit preſent à
Tros.) „ *vers* 166. 273.

Pandarus & Enée ſont
en preſence de Diomede;
Pandarus le premier dit à
Diomede “ qu'il n'a peu le

vaincre avec ſa fléche, mais qu'il ſera peut-eſtre plus heureux avec ſon javelot. „ En meſme temps il lance ſon dard qui perce le bouclier juſqu'à la cuiraſſe. Pandarus “ s'écrie „ glorieux de ce ſuccez. Diomede luy dit qu'il a manqué ſon coup. Le frappe de ſon javelot que Minerve conduiſoit, & qui traverſe depuis l'œil juſqu'à la gorge. Pandarus tombe de ſon char. Enée ſe met en devoir de deffendre le corps de ſon amy. Diome-

de prend une groſſe pierre, telle que deux hommes à peine l'auroient peu lever. Il l'a jette contre Enée, & luy briſe la cuiſſe. Enée tombe ſur ces genoux & s'affoiblit. Venus le prend entre ſes bras, le couvre de ſa robe, & l'emporte. Sthelenus, qui ſe ſouvient des ordres de Diomede, prend les chevaux d'Enée, les emmeine, les remet à ſon amy Deïphilus, & va rejoindre Diomede. Diomede, qui a reconnu Venus, la pourſuit avec un dard

dard, & la bleſſe à la main. Le ſang immortel coule de ſa playe. Le ſang des Dieux different de celuy des hommes, & pourquoy. Venus laiſſe tomber Enée, Apollon le releve, le couvre d'un nuage & l'emporte. Diomede parle en termes picquans à Venus qui ſe retire tres-affligée. Iris l'a ſouſtient. Elles trouvent Mars. Venus " le conjure de luy preſter ſes chevaux pour s'en retourner dans l'Olympe. „ Mars luy donna ſon char. Iris le con-

duit. Elles arrivent en un moment. Iris dételle les chevaux, & en prend soin. Venus se laisse tomber sur les genoux de Dioné sa mere. Dipné luy demande " qui luy a fait cette blesseure. „ Venus respond " que Diomede a eu cette audace, & que ce n'est plus icy une guerre des Grecs contre les Troyens, mais des Grecs contre les Dieux. Dioné la console, luy dit " que ce n'est pas la premiere fois que les Dieux ont esté insultez par les

hommes. (Exemples, de Mars, de Junon, & de Pluton;) Que Diomede doit craindre de porter quelque jour la peine de sa temerité. „ Dioné essuye le sang qui coule de la blessure de sa fille. Venus est guerie en un moment. *vers* 275. 417.

Junon & Minerve entretiennent Jupiter de ce qui vient d'arriver à Venus. “ Plaisanterie de Minerve à ce sujet. „ Jupiter souſrit; appelle Venus & “ luy recommande de ne plus s'ex-

poſer.„ *vers* 418. 430.

Diomede par trois fois ſe jette ſur Enée, quoy qu'Apollon l'ait pris ſous ſa protection. A la quatriéme fois ce Dieu irrité " luy parle d'un ton menaçant. „ Diomede ſe retire. Apollon porte Enée dans ſon Temple ſur la Citadelle de Pergame. Latone & Diane ont ſoin elles-meſmes de le panſer. *vers* 432. 448.

Apollon voyant que le combat s'echauffe autour d'un phantoſme qu'il avoit

formé reſſemblant à Enée pour tromper les Grecs, demande à Mars, « s'il n'y a pas moyen d'arreſter ce Diomede qui porte ſa fureur juſqu'à pourſuivre les Dieux ». Enſuite il ſe retire ſur la Citadelle. Mars prend la reſſemblance d'Acamas General des Thraces. Va de rang en rang. « Se fait entendre aux Troyens & les anime. » Sarpedon picque le courage de Hector par le reproche qu'il luy fait de ſon inaction, & de la laſcheté de

ſes freres qui tremblent, comme des chiens timides en preſence d'un lion. » Hector, ſans repliquer, ſaute de ſon char, un javelot à la main, exhorte les Troupes. Les Troyens ſe rallient. Les Eſcadrons des Grecs viennent fondre ſur eux. La pouſſiere qu'ils élevent, & dont ils ſont tout blanchis, comparée à celle qui couvre ces monceaux de paille que des vanneurs ont ſeparée d'avec le grain. Le combat recommence. Enée, qu'Apollon a retiré

du Temple où il l'avoit mis, reparoiſt à la teſte de ſes troupes avec toute ſa vigueur. Les ſoldats tranſportez de joye ſont ſurpris en meſme temps de le revoir ſi toſt ; mais l'ardeur du combat ne leur permet pas de l'interroger ſur une ſi prompte gueriſon. *vers* 449. 518.

Les Grecs animez par les deux Ajax, par Ulyſſe, & par Diomede, attendent les Troyens de pied ferme, ſemblables à des nuages aſſemblez, qui n'at-

tendent que le reveil des vents endormis pour estre mis en mouvement. *vers 519. 527.*

Agamemnon donne ses ordres « Exhorte ses soldats » Ensuite il lance son javelot & tuë Deïcoon le plus cher compagnon d'Enée. Enée de son costé tuë Crethon & Orsiloque enfans de Dioclés, qui avoit pour ayeul le fleuve Alphée. Crethon & Orbiloque comparez à deux jeunes lions, qui aprés avoir laissé par tout des marques de

de leur furie, ſuccombent enfin ſous l'effort des paſteurs. Ces deux jeunes guerriers tombent ſous les coups d'Enée comme les plus hauts ſapins abbattus par les vents. Menelas, pour les venger, s'avance au milieu des combattans, pouſſé par le Dieu Mars, qui ne cherche qu'à le faire perir de la main d'Enée. Antiloque voyant le peril où Menelas s'expoſe, court ſe joindre à luy. Enée qui voit ces deux guerriers unis, ſe retire. Ils enlevent

les corps de Crethon & d'Orsiloque ; ensuite ils retournent dans la meslée. Menelas tuë Pylemenés qui commandoit les Paphlagoniens. Antiloque blesse Mydon d'un coup de pierre, l'acheve de son épée, & emmene ses chevaux. *vers* 528. 589

Hector ayant apperceu Menelas & Antiloque, marche à eux avec impetuosité. Les Troyens le suivent. Mars & Bellone sont à leur teste. Mars accompagne par tout Hec-

tor. Diomede voyant ce Dieu terrible, eſt ſaiſi de frayeur. Son eſtonnement comparé à celuy d'un voyageur qui, aprés avoir traverſé de vaſtes campagnes, voit tout d'un coup un grand fleuve, & retourne ſur ſes pas. Diomede ſe retire en diſant aux Grecs, « qu'il faut ceder aux Dieux. » *vers* 590. 606.

Les Troyens fondent ſur les Grecs. Hector tuë de ſa main Menoſthés & Anchiale. Ajax fils de Telamon s'avance pour les

vanger, & tuë Amphius de ſon javelot. Il accourt enſuite pour le dépoüiller; mais les Troyens font pleuvoir ſur luy une greſle de traits, & l'obligent de ſe retirer. *vers* 607. 626.

Sarpedon fils de Jupiter, & General des Lyciens, & Tlepoleme fils d'Hercule ſe rencontrent. « Ils ſe parlent quelque temps au ſujet du parjure de Laomedon que Tlepoleme reproche à Sarpedon. » Ces deux guerriers aprés « s'eſtre menacez fierement » lancent leurs dards lun contre l'autre. Les traits partent enſemble. Sarpedon eſt bleſſé à la cuiſſe; Le dard y demeure attaché. Tlepoleme tombe ſans vie. On emporte Sarpedon. Les

Grecs enlevent le corps de Tlepoleme. Ulyſſe, pour le venger, tourne ſes armes contre les Lyciens & en tuë un grand nombre. Noms des Lyciens tuez par Ulyſſe. Hector s'avance contre luy pour arreſter ſes deſordres. Sarpedon voyant Hector le prie de ne le pas laiſſer en proye à ſes ennemis. » Hector paſſe rapidement pour aller charger les Grecs. Les amis de Sarpedon le mettent ſous un grand cheſne. Pelagon luy tire le javelot de ſa playe. Sarpedon s'évanoüit. Borée le rafraiſchit de ſon ſouffle, & le ranime. Les Grecs qui ne peuvent ſouſtenir le choc du Dieu Mars & d'Hector, ſe battent en re-

traite ſans prendre la fuite. Noms de pluſieurs braves Capitaines tuez à cette attaque. *vers* 628. 710.

Junon voyant ce qui ſe paſſe, dit à Minerve " qu'il eſt temps d'arreſter les ravages de Mars, & de ſecourir les Grecs. ,, Junon prepare elle-meſme ſes chevaux. La Déeſſe Hebé luy appreſte un char ſuperbe. Deſcription de ce char. Minerve quitte ſes habits pour s'armer. Quelles ſont ſes armes. Son Egide. Son caſque. Sa pique. Les deux Déeſſes montées ſur leur char éclatant, vont à toute bride au palais de Jupiter. Les portes de l'Olympe, qui ſont gardées par les Heures, s'ouvrent d'elles-meſmes avec

un grand bruit. Junon parle à Jupiter & luy demande " s'il veut permettre de reprimer les fureurs de Mars, & de bleſſer cet inſensé qui ne reconnoiſt d'autre droit que la force ,, Jupiter luy dit " de donner ce ſoin à Minerve qui eſt accoutumée à le vaincre.,, *vers* 711. 766.

Junon accompagnée de Minerve pouſſe ſes chevaux qui courent avec impetuoſité entre le Ciel & la terre. (Les chevaux des Dieux franchiſſent d'un ſeul ſault autant d'eſpace qu'un homme aſſis ſur un cap eſlevé au bord de la mer en peut découvrir ſur cette vaſte étenduë.) Les Déeſſes arrivent prés de Troye. Junon

dételle ſes chevaux. Les envi-
ronne d'un nuage. Le Simoïs fait naiſtre l'ambroſie ſur ſes rives pour leur pature. Les Déeſſes marchent enſemble comme deux colombes, & vont ſecourir les Grecs. *vers* 767. 779.

Elles trouvent Diomede entouré des plus braves guerriers ſemblables aux plus fiers lions, & aux ſangliers les plus terribles. Junon s'arreſte. Prend la reſſemblance de Stentor, dont la voix d'airain eſtoit plus forte que celle de cinquante hommes enſemble. Elle parle aux Grecs, & " les anime. „ Minerve de ſon coſté s'approche de Diomede qui s'eſtoit retiré un peu à l'écart pour ra-

fraiſchir la playe que Pandarus luy avoit faite. Elle luy reproche " de s'affoiblir quand il faut agir, & de ne reſſembler gueres à ſon pere Tydée qu'elle protegeoit auſſi bien que luy, & dont elle ne pouvoit retenir le courage Elle luy rappelle l'aventure de Tydée avec les Deſcendants de Cadmus. „ Diomede reſpond " qu'il ne manque ny de force ny de reſolution, mais qu'il ſe ſouvient des deffenſes qu'elle luy a faites de combattre contre les Dieux : Que Mars eſt maintenant à la teſte des Troyens. „ Minerve luy dit " de ne point craindre Mars, & de le frapper hardiment s'il vient à ſa rencontre ; qu'auſſi bien c'eſt

un perfide qui prend le party des Troyens contre la promesse qu'il luy avoit faite & à Junon, de favoriser les Grecs. » Elle fait descendre Sthelenus & monte à sa place auprés de Diomede sur son char. Elle prend le casque de Pluton pour n'estre point veuë. Pousse les chevaux contre Mars. Mars, qui vient de tuer Periphas, voyant Diomede, s'avance, & luy veut porter un coup de sa pique. Minerve détourne le coup, conduit celle de Diomede contre Mars, & la luy fait entrer bien avant dans les costes. Mars la retire, & jette un cry semblable à celuy d'une armée de neuf ou dix mille hommes. Les Troyens & les

Grecs en ſont épouvantez. Mars retourne dans l'Olympe. Diomede le voir s'élever comme un nuage obſcur. *vers* 780. 867.

Mars montrant à Jupiter le ſang qui coule de ſa playe, luy dit « qu'il a engendré une fille pernicieuſe qui ſe croit tout permis, parce qu'il ne la corrige pas pendant qu'il traite avec ſeverité les autres Dieux. Que c'eſt Minerve qui a inſpiré à Diomede l'audace de bleſſer Venus & luy enſuite. » Jupiter rejette ſa plainte, & luy dit « qu'il eſt luy-meſme un inconſtant & un furieux qui n'aime que les querelles, & que s'il n'eſtoit pas ſon fils il y a long-temps qu'il l'auroit préci-

pité dans les abyſmes avec les Titans. » Jupiter cependant donne ordre à Pæon de le guerir. Pæon obeït & le guerit ſur le champ avec un baume exquis qui fait ſur la playe le meſme effet & auſſi promptement que la preſure ſur le lait. Hebé aprés avoir preparé un bain pour Mars, luy donne des habits magnifiques. Mars ſe place auprés de Jupiter. Junon & Minerve ne ſont pas long-temps ſans remonter au Ciel.

MERCURE,

IIe PARTIE.

AMUSEMENS.

SUITE ET FIN
de l'Hiſtoire Eſpagnole.

LE Prince de Murcie reprit enfin ſes eſprits, & pour lors le ſolitaire lui dit : Seigneur, ſi j'avois pû prévoir la fu-

neſte impreſſion qu'a fait ſur vous la nouvelle que je vous ai appriſe, croyez que loin d'irriter voſtre douleur, je n'aurois penſé qu'à la ſoulager; l'experience que j'ai faite des revers de la fortune m'apprend à plaindre ceux qu'elle rend malheureux. Ah pourquoi ne ſçavois-je pas l'interêt que vous prenez à Leonore? je ne me reprocherois pas du moins les tourmens que vous ſouffrez.... Je ne vous les reproche point, Seigneur,

répondit le Prince, non plus qu'à Leonore; ſi elle a épouſé Dom Juan elle a dû l'épouſer, & ſi elle m'a rendu le plus malheureux des hommes, il faut que je l'aye merité : Non le plus affreux deſeſpoir ne me forcera jamais à la traitter d'infidelle, mais je n'en mourrai pas moins malheureux.

Ah! Seigneur, reprit le ſolitaire, ſi Leonore n'eſt point infidelle, il eſt des amans plus malheureux que vous; j'ai perdu com-

me vous l'eſperance de poſſeder jamais celle que j'aime, je ne puis douter de ſon inconſtance, & j'en reçois les plus fortes preuves au moment même qui devoit aſſurer mon bonheur; quel deſeſpoir eſt égal au mien? amant d'une Princeſſe, nôtre mariage étoit conclu du conſentement de ſon frere, & l'infidelle ſe fait enlever ce jour-là même par mon rival, ſans ce trait de la plus noire infidelité je ſerois encore à Grenade,

& vous ue m'auriez point trouvé dans cette solitude où nos communs malheurs nous ont conduit.

Le Prince comprit aisément que cette Princesse, que le solitaire avoit aimée, n'étoit autre qu'Elvire, il en avoit souvent oüi parler à Dom Pedre son frere, & comme il sçavoit la violence que Dom Garcie avoit faite à Elvire, il crut devoir réparer le tort que le solitaire lui faisoit par ses soupçons; il me semble, Sei-

gneur, lui dit-il, que vous condamnez trop aiſément la Princeſſe que vous aimez ; pourquoi rapporter à ſon inconſtance un éloignement dont elle gémit peut-être autant que vous ? ſi vôtre rival l'a enlevée, le tort que vous lui faites eſt irreparable, mais quoiqu'il en ſoit, ce n'eſt point ainſi qu'il faut juger de ce qu'on aime. Ah ! je ne ſerois pas ſi malheureux ſi je pouvois ſoupçonner Leonore d'inconſtance. Si je condamne la Princeſſe

Elvire, reprit le ſolitaire, c'eſt que je ne puis douter qu'elle ne me ſoit infidelle ; aprés cet enlevement je la cherchai dans tout le Duché de Grenade ; & dans quelques lieux que mon rival l'ait conduite, je l'aurois ſans doute découverte, ſi elle n'eût été d'accord avec lui pour rendre mes recherches inutiles. Ah ! je l'ay trop aimée pour ne pas me plaindre de ſon changement, & je vois bien que nos malheurs ſont diffe-

rens, quoiqu'ils partent du même principe. C'eſt ainſi que le ſolitaire diſputoit au Prince la triſte gloire d'être le plus malheureux de tous les hommes ; ſi c'eſt un dédommagement pour ceux qui ſouffrent, ils pouvoient tous deux y prétendre, l'un étoit réduit à accuſer ſa maîtreſſe, qui lui étoit pourtant fidelle, & l'autre à s'accuſer lui-même, lui qui n'avoit jamais eu d'autre regle de ſes actions que ſa gloire & ſon amour.

Cependant Elvire paſ-
ſoit ſa vie dans de mor-
telles inquietudes auſſi-
bien que Leonore, la con-
verſation que ces deux
Princeſſes avoient eûë
leur étoit également fu-
neſte, & ſi Leonore avoit
lieu de ſoupçonner un
Prince, qu'Elvire avoit
nommé ſon amant, Elvi-
re ſoupçonnoit avec rai-
ſon un amant dont le nom
avoit produit un ſi violent
effet ſur Leonore; elles a-
voient un égal interêt de ſe
retrouver pour éclaircir

un doute ſi cruel, mais il ne fut pas permis à Leonore d'aller ſeule dans le jardin, & Elvire n'y voyant plus que la curieuſe tante, fut contrainte de choiſir, pour le lieu de ſa promenade, la Foreſt de Gades; c'eſt là que ces deux Princeſſes ſe retrouverent dans le temps qu'elles ne l'eſperoient plus. Le Duc d'Andalouſie, content de l'obéiſſance de ſa fille, l'avoit enfin délivrée des importunitez de ſa vieille ſœur, elle alloit ſouvent

ſe promener dans cette Foreſt ; là elle pouvoit joüir de la ſolitude, & ſe livrer à toute ſa douleur. Le hazard la conduiſit un jour dans l'endroit où Elvire avoit coûtume d'aller ſe plaindre de ſes malheurs, auſſi-tôt elle court vers elle avec empreſſement, & lui dit : il y a long-temps que je vous cherche, Madame, pour vous apprendre une nouvelle qui doit vous intereſſer : Le Prince de Murcie eſt Duc de Grenade

par les ſoins de Dom Pedre vôtre frere & ſon ami. Madame, répondit Leonore, vous ſçavez la part que j'y dois prendre, mais je devine auſſi celle que vous y prenez, ce n'eſt point moi qui dois reſſentir la joye de cette nouvelle. Ah! qui doit donc la reſſentir? reprit Leonore, le Prince de Murcie vous aime, & n'a fait une ſi grande démarche que pour vous meriter. Ah! Madame, répondit Elvire, pourquoi inſultez-

vous à mon malheur ? Je ſçai que je ne ſuis point aimée, c'eſt en vain que je voudrois vous diſputer le cœur du Prince de Murcie. Ces deux Princeſſes entroient inſenſiblement au point d'un éclairciſſement qui leur étoit ſi neceſſaire, lors que Dom Juan & Dom Garcie vinrent troubler leur entretien : ſi-tôt qu'Elvire eut reconnu ſon perſecuteur, qui n'étoit pas fort loin d'elle, elle prit la fuite, & Leonore, que la preſence

de Dom Juan auroit embarraſſée dans une pareille circonſtance, prit une autre allée dans le deſſein de l'éviter ; Dom Garcie avoit cru reconnoître Elvire & l'avoit ſuivie des yeux ; l'occaſion lui parut trop belle pour la negliger : Seigneur, dit-il à D. Juan, vous voulez ſans doute aborder Leonore ? je vous laiſſe ſeul de peur de troubler un entretien ſi doux pour l'un & pour l'autre, je ſerai toûjours à portée de vous rejoindre ;

en même temps il suit la route qu'il avoit vû prendre à Elvire, & aprés l'avoir assez long-temps cherchée, il la découvrit dans le lieu le plus écarté de la foreſt. Quelle fut la surprise & la crainte de cette Princesse? elle connoissoit le perfide Dom Garcie, irrité de ses refus & de ses mépris, il étoit capable de se porter aux plus violentes extremitez: Elvire dans un si grand péril n'eut d'autre ressource que celle de faire en-

tendre des cris horribles, qui puſſent lui attirer du ſecours, & ſes cris en effet la ſauverent. Le ſolitaire, qui ſe promenoit aſſez prés de là, les entendit ; auſſi-tôt il court vers le lieu où les cris d'Elvire le conduiſoient, & tout d'un coup il voit celle qu'il croyoit infidelle à Grenade, qui ſe jette dans ſes bras, en lui diſant : Seigneur, ſauvez-moi des fureurs d'un ſcelerat, & dans le moment Dom Garcie parut. Je n'entreprendrai point

point d'exprimer les divers mouvemens de surprise d'amour & de colere dont le solitaire fut saisi ; Dom Garcie voulut profiter du moment pour se défaire de son rival avant qu'il fût en défense, mais le scelerat meritoit la mort, le solitaire l'étendit à ses pieds ; aprés le peu de resistance qu'on doit attendre d'un lâche & d'un traître ; ensuite s'abandonnant à d'autres transports, il s'approcha d'Elvire : quel bonheur, lui dit-il,

Madame ? la fortune vous rend à mon amour, & livre mon rival à ma vengeance ; que le perfide nous a cauſé de maux ! que n'ai-je point ſouffert pendant vôtre abſence !

Je n'oublierai jamais, Prince, répondit Elvire, le ſervice que vôtre pitié vient de me rendre, mais je ſerois plus heureuſe ſi je le devois à vôtre amour. Ah ! Ciel, s'écria le ſolitaire, comment expliquer ces cruels reproches ? je ſuis donc un amant infi-

dele.... Prince, je vou-
drois pouvoir en douter,
rien ne troubleroit la joye
que j'ai de vous revoir :
Ah ! je ſerois trop heureu-
ſe... Grand Dieu, s'écria-
t'il encore une fois, il eſt
donc vrai que vous m'ac-
cuſez d'inconſtance ? Ah !
Madame, quel démon en-
vieux de nôtre bonheur,
vous donne ces injuſtes
ſoupçons ; quoi je vous
revois ! le plaiſir que je
ſens me perſuade que tous
mes maux ſont finis, & je
retrouve au même inſtant

des malheurs plus grands encore que ceux que j'ai ſouffers ; ma chere Elvire voyez cette triſte retraite, cette affreuſe ſolitude ! ſont-ce là des preuves de mon inconſtance ? Oüi, Prince, c'eſt le choix de cette ſolitude qui confirme mes triſtes ſoupçons. Ah ! Seigneur, eſt-ce dans la foreſt de Gades que vôtre conſtance devoit éclater ? Le ſolitaire, qui ne pouvoit rien comprendre au diſcours d'Elvire, ne ſçavoit comment cal-

mer ſes ſoupçons ; ma Princeſſe, lui diſoit-il, daignez me dire le ſujet de vos reproches, je ſuis ſûr de me juſtifier, je ne ſuis pas ſurpris que vous me ſoupçonniez, le moindre accident peut allarmer une amante ſenſible, j'ai moi-même éprouvé combien il eſt aiſé de craindre le changement de ce qu'on aime, je vous ai cru moi-même moins fidelle que je ne vous retrouve, mais ſi l'heureuſe avanture qui nous réunit ne m'avoit

détrompé, loin de vous en faire un myſtere, je me ſerois plaint à vous, je vous aurois découvert le ſujet de mes douleurs, & je n'aurois rien tant ſouhaitté que de vous voir bien juſtifiée ; pourquoy n'en uſez-vous pas ainſi, ma Princeſſe ? l'amour peut-il prendre un autre parti? Que me ſervira-t-il, reprit Elvire, de vous convaincre d'inconſtance ? je ne vous en aimerai pas moins, & vous n'en aimerez pas moins Leonore.

Quoi ! j'aime Leonore, reprit vivement le solitaire ? Ah ! je vois maintenant le sujet de vos soupçons, vous avez crû que, charmé de cette Princesse, je n'habite cette solitude que pour lui prouver mon amour, mais non, ma chere Elvire, rendez-moi mon innocence, rendez-moi tout vôtre amour : je n'ai jamais vû Leonore, je suis dans un lieu tout plein de sa beauté & de ses vertus & je n'ai jamais pensé qu'à vous, c'est pour

vous ſeule que je ſuis ré-
duit dans l'état où vous
me voyez. Ah! Prince, dit
Elvire, que ne vous puiſ-je
croire ; mais non, vous
me trompez ; voyez vous-
même ſi je dois être con-
vaincuë ; je racontois à
Leonore nos communs
malheurs, elle me deman-
da vôtre nom, je lui nom-
mai le Prince de Murcie,
& ſoudain elle tomba éva-
noüie dans mes bras ;
joüiſſez, Prince, de vôtre
gloire, aprés ce coup rien
ne peut m'ôter ma dou-
leur.

leur. Elvire voulut s'éloi-
gner du ſolitaire pour lui
cacher ſes larmes ; arrêtez
ma Princeſſe, s'écria-t-il,
non je n'ai jamais vû Leo-
nore, il eſt un autre Prin-
ce de Murcie, vous le de-
vez ſçavoir : Ah ! pouvez-
vous me ſoupçonner? mais
ma chere Elvire, venez me
voir tout-à-fait juſtifié, j'ai
laiſſé dans ma cabane un
inconnu qui aime Leono-
re, l'état où la nouvelle
de ſon mariage avec Dom
Juan l'a réduit, m'a dé-
couvert ſon ſecret ; il eſt

ſans doute ce Prince de Murcie amant de Leonore, venez, je lui demanderai ſon nom, il ne pourra me refuſer cet éclairciſſement, qui importe tant à vôtre bonheur & au mien. Ils n'eurent pas grand chemin à faire pour arriver à la petite cabane ; le cours de leur converſation les y avoit inſenſiblement conduits, ils y entrent, mais quel ſpectacle s'offrit tout d'un coup à leurs yeux ! ils virent deux hommes étendus dans la cabane, qui

perissoient dans leur sang. Ah Ciel ! s'écria Elvire, saisie d'horreur & de surprise... Qui sont ces malheureux ? Que je plains le sort de l'un d'eux, répondit le solitaire ; c'est cet étranger qui étoit venu chercher ici un azile, nous déplorions ensemble nos communs malheurs, il alloit finir les miens. Elvire revenuë de sa premiere terreur s'approcha & reconnut Dom Juan. Le Prince aprés s'être separé de D. Garcie avoit long-

temps erré dans la forêt, occupé des triſtes idées qui les avoient conduits: malgré ce que la fortune faiſoit pour lui, il ne laiſſoit pas d'avoir ſes chagrins; il avoit apperçu la cabane du ſolitaire, & y étoit entré attiré par ſa ſimple curioſité : les ſoupirs de cet inconnu l'avoit redoublée en excitant ſa compaſſion. Mais quelle ſurpriſe! à peine ces deux hommes ſe furent enviſagez, qu'un premier mouvement de rage & de vengeance leur

ôtant tout loiſir de s'expli-
quer : Ah te voila, traître,
s'ecria l'un ; perfide, tu
mourras, s'ecria l'autre :
& à l'inſtant ils ſe lancent
furieux l'un ſur l'autre, &
ſe battent avec tant de
haine & tant d'acharne-
ment, que ſans recevoir
aucun coup mortel ils ſe
percerent en pluſieurs en-
droits, ils tomberent l'un
& l'autre affoiblis par la
perte de leur ſang, & par
la longueur du combat. Ce
fut dans cet état que les
trouverent Elvire & ſon

amant, ils leur donnerent tous les ſecours poſſibles, & ſe retirerent à l'écart dans l'eſperance de tirer quelque éclairciſſement de ce que ſe diroient ces deux rivaux. Ils reprirent peu de temps aprés leurs forces & leurs reſſentimens, & le Prince de Murcie tournant vers Dom Juan des yeux pleins d'indignation: Quoy tu vis encore? le Ciel ne peut donc conſentir à la mort du digne époux de Leonore, ni la force, ni l'amour, ni la haine

ne peuvent rien sur de si beaux jours? Le Ciel, répondit Dom Juan, veut que j'admire encor cet illustre conquerant, qui vient de joindre à tant de hauts titres celuy de Duc de Grenade : Quel regret pour moy de mourir sans voir regner un Prince si genereux ? Peux-tu le voir sans rougir, perfide, reprit le Prince ? Non, dit Dom Juan, je rougis de t'avoir si mal connu. Les traîtres, repliqua le Prince, ne rougissent du crime qu'aprés

qu'ils l'ont commis. Il eſt vray, répondit D. Juan, s'ils n'en rougiſſoient pas ſi tard, je ſerois Duc de Grenade, & vous ne ſeriez encore que le Prince de Murcie. Pourſuis, indigne amy, reprit le Prince, cherche un pretexte à ton horrible perfidie ; tu n'es donc l'époux de Leonore que parce que je ſuis un Tyran ? Non, traître, répondit Dom Juan, puiſqu'il faut enfin éclatter, je ne t'ai point trahi, je me ſuis vengé de l'ennemi com-

mun de toute l'Eſpagne ; d'un uſurpateur qui eſt en abomination dans toute l'Europe : Renonce à Leonore, qui te deteſte autant qu'elle t'a autrefois aimé. Grand Dieu, s'ecria-t-il, où ſuis-je ? non, Leonore n'aura pas pû le croire ; tes derniers mots te convainquent d'impoſture, tu peux m'avoir pris pour un uſurpateur, mais non pas cette genereuſe Princeſſe. Il eſt vray, répondit D. Juan, tu l'avois ſeduite par ta fauſſe vertu : mais qu'avoit-

elle à repondre à D. Garcie, dont la fidelité rend ta perfidie certaine ? Le Prince vit dés ce moment la trahiſon de D. Garcie, & parla ainſi à ſon rival: Dom Juan, je ſuis forcé de vous rendre vôtre innocence, Dom Garcie vous a trahis tous deux : loin d'uſurper vos Etats, je les ay ſouſtraits à ſa tyrannie, dans le ſeul deſſein de vous les rendre : En abordant l'Iſle de Gades je trouvay Dom Pedre qui vous cherchoit par tout, je m'offris

à prendre vôtre place, & je fis pour vous ce que je n'aurois pas fait pour moy-même, je me privay du plaiſir de revoir Leonore pour vous remettre dans vos Eſtats ; j'en ai chaſſé Dom Garcie qui les uſurpoit : pour prix de mon ſecours & de mon amitié vous épouſez ce que j'aime, ſans que j'en puiſſe accuſer que la fortune, vous n'êtes point coupable : mais cependant Leonore eſt à vous, & je la perds pour jamais.

Le Prince de Murcie parloit d'un air ſi touchant que Dom Juan lui-même commençoit à s'attendrir. On peut juger de la ſituation des deux ſpectateurs; Elvire étoit ſûre du cœur de ſon amant, & cet amant voyoit dans les yeux d'Elvire, & la juſtice qu'elle rendoit à ſon amour, & la joye avec laquelle elle la lui rendoit, il ne manquoit plus au Prince qu'une occaſion de confirmer ces diſcours qui faiſoient déja tant d'impreſſion; le

hazard la fit naître presqu'au même instant. Un des domestiques de Dom Juan, qui avoit suivi Dom Garcie, entra dans la cabane, attiré par le bruit qu'il avoit entendu. Approchez, lui dit D. Juan, pourquoy m'avez-vous trahi? pourquoi êtes-vous entré dans le complot du traître Dom Garcie? Fernandez (c'étoit le nom du domestique) interdit d'une question à laquelle il ne s'attendoit pas, & déja surpris de la réunion

des deux Princes, prit le parti de ſe jetter aux pieds de ſon Maître, & de lui découvrir tout le myſtere d'une ſi noire trahiſon. Ah ! quel ſecret venez-vous de me reveler, s'écria Dom Juan, ſaiſi d'une juſte horreur, confus de ſa credulité, deſeſperé d'avoir ſuivi les mouvemens de ſa haine contre celui à qui il devoit tout ? Ah ! Seigneur, s'écria-t-il, ſe tournant vers le Prince de Murcie, que puis-je vous dire ? je ne ſuis point

l'époux de Leonore. Vous n'êtes point ſon époux, répondit le Prince ? Ah ! Dom Juan pourquoi voulez-vous me flatter ? croyez-vous par là conſerver ma vie ? Non, je meurs mal-heureux amant de Leonore & fidele ami de D. Juan. C'eſt moi qui dois mourir, reprit Dom Juan, je ne ſuis plus digne de la vie ; vivez, Prince, pour poſſeder Leonore, j'ai aſſez d'autres crimes à me reprocher ſans me charger encore de celui

d'être ſon époux ; non, je ne le ſuis point, & l'unique conſolation qui me reſte, aprés tous les maux que jé vous ai cauſez, c'eſt d'être encor plus malheureux que je ne ſuis coupable. En même temps il lui apprit comment ce mariage avoit été retardé par une violente maladie de Leonore, que ſes chagrins avoient apparemment cauſée. Dom Juan ne borna pas là les ſoins qu'il devoit au Prince, il lui promit de flechir le Duc

Duc d'Andalousie, & fit renaître dans son cœur l'esperance que tant de malheurs en avoient ôtée. Quel changement de situation pour le Prince de Murcie, à peine croyoit-il tout ce qu'il entendoit, partagé entre la joye de sçavoir Leonore fidelle, & l'impatience de la revoir telle que l'amour la lui conservoit, à peine pouvoit-il suffire à ressentir tout son bonheur. Elvire & le solitaire de leur côté joüissoient du bon-

heur de ſe trouver fideles, exempts des ſoins & de l'inquietude qui troubloient depuis ſi long-temps leur amour ; le ſpectacle dont ils étoient témoins augmentoit encore leur tendreſſe. Aprés qu'ils ſe furent dit tout ce qu'un bonheur mutuel peut inſpirer, ils s'aprocherent des deux Princes. Dés que le Prince de Murcie eut apperçû le ſolitaire, il luy dit : Vous me trouvez, Seigneur, dans une ſituation bien differente de celle où vous

m'aviez laiſſé, vous voyez qu'il ne faut qu'un moment pour terminer les plus grands malheurs, j'eſpere que celuy qui doit finir les vôtres n'eſt pas bien éloigné, & pour lors ma joye ſera parfaite. Seigneur, répondit le ſolitaire, le Ciel nous a réünis pour nous rendre tous heureux, vous allez revoir Leonore, je retrouve Elvire fidelle; cette avanture finit tous les malheuts qui ſembloient attachez au nom que nous portons

l'un & l'autre. Il lui apprit en même temps qu'il étoit un cadet de sa maison, dont la branche separée depuis long-temps estoit presque inconnuë en Espagne, il luy raconta les soupçons d'Elvire, à l'occasion de la conformité de leur nom; les momens furent employez à des détails capables d'interesser du moins des amans: mais lorsqu'Elvire luy rendit compte à son tour de son entrevûë avec Leonore, & de tout ce qui l'avoit sui-

vie : Ah, s'ecria le Prince, que la fortune eſt cruelle quand elle nous pourſuit : c'étoit l'unique moyen de rendre ma fidelité ſuſpecte à Leonore : mais non, cette Princeſſe connoît bien mon cœur, elle n'aura point fait cette injuſtice à mon amour. Cependant Fernandez qui avoit été témoin de l'éclairciſſement entre le Prince de Murcie & ſon maiſtre, plein de tout ce qu'il avoit entendu ; courut le publier dans le Palais du Duc, il

trouva Leonore qui quittoit la forêt pour retourner à son appartement, & elle en fut instruite la premiere. Son recit étoit assez interessant pour que Leonore voulût le justifier, elle se fit incontinent conduire à la cabane ; dés qu'elle parut sa présence produisit un profond silence, le Prince étoit celuy qui avoit le plus de choses à dire, il fut aussi celuy qui eut moins la force de parler : mais sa joye n'en éclattoit que

mieux dans ſes regards, & Leonore qui l'y voyoit toute entiere, ne marquoit pas moins vivement le plaiſir qu'elle reſſentoit. Elvire enfin prit la parole, & montrant le ſolitaire, elle luy apprit ſon nom, & lui donna un éclairciſſement qui manquoit encore à ſon repos.

Dom Juan marquoit le plus vif repentir, il cedoit tous ſes droits au Prince de Murcie : ces amans ſe voyoient délivrez d'un dangereux perſecuteur; que

ne ſe dirent-ils point dans de pareils tranſports ? Ah, Madame, s'écria le Prince, vous m'aimez encore ? les noms d'uſurpateur & d'infidele qu'on m'a tant donnez n'ont point changé vôtre cœur ? à ce trait je reconnois Leonore. Ouy, Seigneur, répondit la Princeſſe, je vous ay toûjours aimé, & je ſuis toûjours cette Leonore, dont vous connoiſſez ſi bien les ſentimens; les raiſons qui ſembloient perſuader voſtre inconſtance, n'ont pû prévaloir

valoir ſur le ſouvenir de vos vertus : Prince, j'ay ſouffert de vôtre abſence, & de la cruauté avec laquelle on a voulu flétrir vôtre nom : mais je ne vous ay jamais condamné, & ne pouvant être à vous, j'allois me donner la mort, ſi la fortune ne nous eût enfin réünis. Je n'entreprendrai point de rapporter ici le cours de leur entretien ; pour peu qu'on connoiſſe l'amour, on en imaginera plus que je n'en pourrois dire : mais enfin

il n'eſt point de réünion plus touchante que celle de deux amans qui ont eu tant d'obſtacles à ſurmonter, qu'ils ſe proteſtent qu'ils ne ſe ſont jamais crus infidelles, parmi tant de raiſons qui ſembloient marquer leur infidelité; la haute idée qu'ils avoient l'un de l'autre avoit toûjours éloigné la jalouſie inſeparable de l'amour moins heroïque, & s'ils n'avoient pas eu les chagrins de cette eſpece, ceux de l'abſence en étoient plus violens

pour eux.

Les ſentimens que tant de diſgraces n'avoient pû chaſſer de leur cœur firent leur gloire & leur felicité ; leur conſtance attendrit enfin le Duc d'Andalouſie, que tant de nouvelles raiſons forçoient d'eſtimer le Prince de Murcie : Ces illuſtres Amans furent bientoſt unis pour toûjours ; cet heureux mariage fut ſuivy de celuy du ſolitaire avec Elvire, & comme la fortune les avoit tous

associez dans les malheurs qu'elle leur avoit suscitez, ils jurerent de ne se separer jamais.

FIN.

ARTICLE BURLESQUE.

SUITE DU PARALLELE d'Homere & de Rabelais.

J'Ay cru que rien ne rendroit ce Parallele plus amusant que d'y mêler de petits contes, dont le fond est de Rabelais ; mais que j'ai accommodez de maniere à pouvoir être lûs des Dames, & à moins ennuyer ceux qui ne sont

point *aſſez erudits & affectionnez Pentagruelistes, pour ſavourer, mâcher & remâcher juſqu'aux moindres rogatons, & avaler à longs traits fa des ſuavitez Rabelaiſiennes en faveur de quelques grains de gros ſel, ſemez par ci par là, ez ſalmigondis & pots pouris de Maître François.*

Pour aſſortir, ou plûtôt pour oppoſer à ces

contes, j'en trouverai bien encor quelqu'un dans Homere, mais je reſpecte trop ſon grand nom, pour oſer rien mettre du mien dans ſes ouvrages ; à peine ai-je oſé retrancher une bonne moitié du conte du Cyclope, afin de rendre l'autre moins ennuyeuſe.

Pour opoſer au grand & au ſublime du Poëte grec, on trouvera

peut-être dans Maître François quelques endroits assez solides pour faire avouër que Rabelais eût mieux réussi dans le sérieux, qu'Homere n'a réussi dans le comique, & de là je prendrai occasion d'avancer quelques propositions qui seroient hardies, temeraires, ridicules même si on les avançoit sérieusement, & dont je n'ose prou-

ver la verité qu'en plaisantant ; je les proposeray donc d'abord comme des Paradoxes badins ; le badinage a cela de bon qu'il peut éclaircir certaines verités qu'une dispute serieuse ne feroit qu'obscurcir; le badinage a encore cet avantage sur la dispute, qu'au lieu d'attirer la colere des disputeurs graves, il n'en attire qu'un silence dé-

daigneux, & c'eſt en être quitte à bon marché ; car la force des raiſonnemens ne fait que les irriter au lieu de les convaincre.

La prévention s'irrite par la reſiſtance, ceſt un animal feroce qu'Homere eut comparé *à un Taureau furieux, qui parcourant les vaſtes campagnes de la Lybie, n'a d'autre but dans ſa fureur que de heurter tê-*

te baiſſée, & de renver-ſer les plus forts ani-maux qui oſeront l'atta-quer de front.

C'eſt ainſi que dans les vaſtes ambiguitez de la diſpute, les plus fortes raiſons ne tien-nent point contre la prévention.

Comparons à preſent le badinage à l'Abeille legere, qui voltige en folâtrant autour de ce Taureau furieux ; elle

badine en ſûreté entre ſes cornes, le pique legerement, il ne fait que ſecoüer l'oreille, autre coup d'aiguillon qu'il mépriſe, il ne voit point d'ennemy, cependant la mouche le pique, ſes piquûres ſont legeres: mais elles ſont réïterées, la mouche ſe porte avec agilité par tous les endroits ſenſibles, les piqueures redoublent, il commence à s'irriter,

& ne voyant à qui s'en prendre, il tourne sa colere contre lui-même, il s'agite, il se mord, il se tourmente, & enfin il s'épuise, s'affoiblit & tombe. *Procumbit humi Bos.*

Nôtre comparaison nous a fort éloignez de nostre sujet: tant mieux, elle n'en est que plus Homerienne, s'il y a quelque chose de faux dans l'application, tant

mieux encore. Homere eſt un modele qu'il faut imiter : ſes comparaiſons ſont longues, fauſſes & ſemblables les unes aux autres, il n'importe ; c'eſt toûjours le fecond & le parfait Homere.

Les comparaiſons de Rabelais ſont plus variées, plus juſtes, mais elles ne ſont pas moins allongées, & la plûpart ſont ſi baſſes,

qu'à cet égard il faut bien pour l'honneur du goût donner la préference au Prince des Poëtes.

Avant cette digreſſion j'ay promis, à propos d'Homere & de Rabelais, d'avancer pour rire quelques propoſitions étonnantes, le premier de ces Paradoxes c'eſt :

Qu'il faut plus d'étenduë d'eſprit & peut-

être plus d'élevation pour exceller dans le beau comique, qu'il n'en faut pour réussir dans le sérieux.

Cette propoſition va révolter d'abord ceux qui prévenus par reſpect pour tout ce qui a l'air ſérieux :

Admirent en baillant
un ennuyeux tragique,
Et riant d'une Agnés,
mépriſent le comique.

Le

Le ſecond Paradoxe, c'eſt... *Que les plus excellentes pieces ſérieuſes ſont mêlées d'excellent comique, & par conſequent qu'un Autheur ne peut exceller dans le ſérieux, s'il n'a du talent pour le comique.*

On trouveroit dans tous les ſiecles, & même dans le nôtre, que les plus grands genies ont mêlé du comique dans leurs ouvrages &

dans leurs diſcours, & les genies mediocres dérogent même quelquefois aux prérogatives de leur gravité, pour hazarder d'être plaiſans ; j'en ai vû s'arrêter tout court, par vanité, s'appercevant qu'ils plaiſantoient de mauvaiſe grace, & ſe déchaîner le moment d'aprés contre le meilleur genre de plaiſanterie.

Toi qui debite gravement
Ta fade médisance,
Caustique par tempérament,
Serieux par prudence,
Tu mépriſes d'un bon plaiſant
La comique élegance,
Comme un gouteux foible & peſant
Mépriſeroit la danſe.

Les Vers ci-deſſus peuvent ſe chanter ſur l'Air de Joconde.

Avant que d'avancer mon troiſiéme Paradoxe, il faudroit avoir bien défini le mot de *comique*, & celui de *ſublime*; & aprés cela même il ſeroit peut-être encor ridicule de dire: *Que non-ſeulement le ſublime n'eſt pas incompatible avec le comique, mais qu'il peut y avoir dans certain comique des traits ſuperieurs au ſublime ſerieux.* Voi-

la une propoſition éton-
nante, par rapport à l'i-
dée qu'on a du ſubli-
me, que je définirois
volontiers, *la perfection*
dans le grand : mais on
peut en donner encor
d'autres définitions, &
c'eſt ce qui nous mene-
roit trop loin, il fau-
droit trop de temps
pour donner à ces trois
Paradoxes toutes les ex-
plications & modifica-
tions qui pourroient

les rendre sérieusement vrayes ; c'est ce que j'entreprendrai peut-être quelque jour, si j'ai le loisir de mettre en œuvre les reflexions que j'ai faites sur les fausses idées qu'on a du sublime, du sérieux & du comique ; contentons-nous ici de badiner sur nôtre dernier Paradoxe, qui nous donnera occasion de comparer quelques mor-

ceaux des deux Au-
theurs, dont je conti-
nuë le Parallele.

Pour parler selon les idées communes, di-sons : que le comique n'eſt point ſublime par lui-meſme, mais qu'il peut renfermer des ſens & des veritez ſublimes, & c'eſt pour ſçavoir renfermer ces grandes veritez dans le comique, qu'il faut un genie tres étendu.

Il en faut moins, par exemple, pour soûtenir une morale sublime par des expressions fortes & nobles, qui lui sont propres, que pour la traitter comiquement, sans l'affoiblir, & sans la dégrader.

Il est vray que le genre serieux est plus grand par luy-même que le genre comique, il tient sans doute le premier rang, mais il n'y a point

au

au Parnaſſe de ceremo-
nial qui donne le pas
à un Autheur ſérieux
ſur un comique. Il eſt
plus grand par exem-
ple, de traitter la guer-
re de Troye, cauſée
par l'enlevement d'une
Princeſſe, que la guer-
re cauſée par l'enleve-
ment d'un Seau, *La*
ſequi à rapita, mais cet-
te grandeur eſt dans le
ſujet, & non dans l'Au-
theur qui le traitte, &

celui qui dans le Poë-
me de *l'enlevement d'un*
Seau, feroit entrer les
idées les plus heroï-
ques, feroit ſans doute
un plus grand genie,
que celui à qui la gran-
deur du ſujet fournit
naturellement de gran-
des idées.

On ne peut pas ſoû-
tenir qu'il y ait quanti-
té de hautes idées ren-
fermées dans le comi-
que de Rabelais, mais

on prouveroit peut-être qu'Homere doit une bonne partie de ſon ſublime à la grandeur de ſon ſujet.

La baſſeſſe des ſujets que Rabelais à traitez auroit fait tomber ſon ouvrage, s'il n'avoit pas été ſouſtenu par des parties excellentes.

L'élevation & l'importance du ſujet de l'Iliade l'eût ſouſtenuë quand même il y auroit

eu moins de beautez qu'on n'y en trouve.

Nous voyons clairement par la connoiſſance du ſiecle où Rabelais a veſcu, que la plûpart de ſes expreſſiõs fortes & naïves lui ſont propres à lui ſeul.

Mais les ſçavans ſans prévention avoüent qu'on ne connoiſt pas aſſez le ſiecle d'Homere pour ſçavoir en quoi il eſt original: ceux qui

connoiſſent le genie oriental croiront pluſtoſt que ſes expreſſions nobles & figurées, que ſes comparaiſons magnifiques, & meſme la pluſpart de ſes ideés Poëtiques, pouvoient eſtre auſſi communes aux Grecs de ſon temps que les proverbes ſenſez le ſont à Paris parmi le peuple.

A l'égard du ſublime de Rabelais, il faut con-

venir qu'il eſt bien malaiſé de l'appercevoir à travers le bas comique, dont il eſt offuſqué, il dit en parlant de la *Loy commentée & embroüillée* par nos Juriſconſultes, que c'eſt *une belle robe à fond d'or brodée de crote* : j'en dirois autant de ſon ſublime, qu'on me paſſe ce mot en attendant la definition : Mais appellez comme il vous

plaira l'idée qu'il donne de la vraye & naturelle Eloquence, par la décision de Pentagruel, sur le verbiage du licentié, il paroit qu'elle est excellente : en voici l'idée en abbregé.

LAVRAYE ELOQUENCE.

UN jour Pentagruel rencontra certain Licentié, non autrement ſçavant és ſciences de ſon métier de Docteur : mais en recompenſe ſçachant tres-fonciciérement danſer & joüer à la paume, lequel donc rencontré par Pentagruel, fut interrogé d'où il venoit, & luy répondit, *je viens de l'urbe & cité celebriſſime que vulgairement on vo-*

cite Lutece. Qu'eſt-ce à dire, dit Pentagruel, à ſon truchement ordinaire? je ſuis tout ebahi de tel jargon. C'eſt, répond le truchement, qu'il vient de Paris. Hé, reprit Pentagruel, à quoy paſſez-vous le temps à Paris vous autres licentiez? *Nous*, répondit le Licentié, *en nos occupations épurons & deſpumons la verbocination latine, & en nos recreations captons la benevolence de l'omni ſeduiſant, & omni mouvant, ſexe feminin.* A quoy Pentagruel

dit : Quel diable de langage eſt-cecy ? Ce n'eſt que Latin écorché, dit le Truchement, & luy ſemble qu'il eſt éloquent Orateur, pource qu'il dédaigne l'uſance commune de parler : or le Licentié croyant que l'étonnement & ébahiſſement de Pentagruel venoit pour admirer la haute beauté de cette élocution, ſe reguinda encore plus haut & plus obſcur, ſi que par longueur de periodes, pouſſa patience à bout. Parbleu, dit à

part-ſoi Pentagruel, je t'apprendrai quelle eſt vraie & naturelle éloquence ; puis demãda au Licẽcié de quel païs il étoit, à quoy répond ainſi le Licencié. *L'illuſtre & honoriferante propagation de mes aves & ataves, tire ſon origine primordiale des Regions Limoſiniennes.* J'entens bien, dit Pentagruel, tu n'es qu'un Limoſin de Limoge, & tu veux faire le Demoſthenes de Grece. Or viens-cà que je te donne un tour de peigne, lors le prit à la gorge, diſant :

tu écorches le Latin, moy j'écorcheray le latiniſeur, ſi fort lui ſerroit la gorge que le pauvre Limoſin commence à crier en Limoſin, *vée Dicou Gentillatre : Ho ſaint Marſau ! ſecourami, hau, hau, laiſſas à qu'ou au nom de Dious, & ne me tou cas grou.* Ah, dit Pentagruel en le laiſſant, voila comment je te voulois remettre en droit chemin de vraye éloquence ; car à cette heure viens-tu de parler comme nature, & grand bien te faſſe icel-

le correction.

Quoique je trouve dans cette idée une eſpece de ſublime, je ne le comparerai pas ſans doute, à ce ſublime d'Homere, dans ſon vingtiéme Livre, où il fait parler ainſi Jupiter à Neptune dans l'Aſſemblée des Dieux.

Je vais donc m'aſſeoir ſur le ſommet de l'Olimpe, & regarder le combat : mais pour vous autres vous

pouvez descendre, & prendre ouvertement le party de ceux que vous favorisez, car si Achille attaque seul les Troyens, ils ne le soûtiendront pas un moment : comment le soûtiendroient-ils aujourd'hui qu'il est armé, & que sa valeur est encore aiguisée par la douleur qu'il a de la mort de son amy, qu'hier le voyant même sans armes, ils furent remplis de terreur, &...

Ensuite Homere fait

descendre les Dieux de l'*Olimpe*, *qui animant les troupes des deux partis, engagent la bataille, & se mêlent eux-mêmes dans le combat.*

En cet endroit je quitte le badinage par respect, non pour la reputation seule d'Homere, mais pour la grandeur, la majesté & l'élevation de sa Poësie; quel genie! & avec quel art intereſſe-t-il

ici le Ciel, la terre & toute la nature au grãd ſpectacle qu'il va nous donner ? il nous force à nous y intereſſer nous-mêmes ; & voila l'effet du ſublime.

Pẽdant ce combat, *continuë Homere*, le Souverain maître des Dieux tonne du haut du Ciel, & Neptune élevant ſes flots ébranle la terre, les cimes du Mont Ida tremblent juſques dans leurs

leursfondemens, Troye, le champ de bataille & les vaiſſeaux ſont agitez par des ſecouſſes violentes, le Roy des Enfers, épouvanté au fond de ſon Palais, s'élance de ſon Trône, & s'écrie de toute ſa force dans la frayeur où il eſt, que Neptune, d'un coup de ſon Trident, n'entr'ouvre la Terre qui couvre les ombres, & que cet affreux ſé-

jour, demeure éternelle des tenebres & de la mort, abhorré des hommes & craint même des Dieux, ne reçoive pour la premiere fois la lumiere, & ne paroisse à découvert, si grand est le bruit que font ces Dieux, qui marchent les uns contre les autres.

Apollon armé de tous ses traits, attaque Neptune; Minerve s'op-

poſe à Mars, Diane marche contre Junon, &... mais Achille n'en veut qu'à Hector, il le cherche dans la mêlée, impatient de verſer le ſang de ce Heros, ſous les yeux même du Dieu Mars qui le protege.

Voila du beau, du grand, il ſe fait ſentir par luy-même, il n'a pas beſoin de Cõmentaire, comme mille autres endroits des an-

ciens Autheurs, qui ne ſont beaux qu'à proportion de la credulité de ceux qui veulent bien ſe preſter aux déciſions des Commentateurs.

Comparons à preſent deux tableaux de nos deux Autheurs ſur le même ſujet, ils veulent l'un & l'autre repreſenter une tempeſte.

Tout tableau ſe compare

en peinture, en mu-
sique,
En prose comme en vers
sérieux ou comique,
Tempeste de Rubens,
tempeste de Rablais,
Même du grand Poëte
tragique,
L'on pourroit comparer
la tempeste heroïque,
A la tempeste de Ma-
rais.

Ces vers se peuvent chanter sur
l'air de Joconde.

TEMPESTE DE RABELAIS.

EN nôtre nauf étions avec Pentagruel le bon, joyeuſement tranquiles, & étoit la mer tranquillement triſte ; car Neptune en ſon naturel eſt melancolique & ſonge-creux, pource qu'il eſt plus flegmatique que ſanguin.

Bonaſſe traîtreuſe nous

invitoit à molle oiſiveté, & oiſiveté nous invitoit à boire, or à boiſſon vineuſe mêlions ſauciſſes, boutargue & jambons outrement ſalez, pour plus voluptueuſement faire ſentir, & contraſter ſuavité nectarine, douce, non comme, mais plus que lait. O que feriez mieux, nous cria le pilote, au lieu d'icelles ſalines manger viandes douces, pource qu'incontinent ne boirez peut-être que trop ſalé; ce que diſoit le pilote par prono-

ſtication ; car pilotes ainſi que chats en goutieres, ſeurent par inſtinc pluyes & orages.

Et de fait le beau & clair jour qui luiſoit perdant peu à peu ſa tranſparence lumineuſe, devint d'abord comme entre chien & loup, puis brun, obſcur, puis preſque noir, puis ſi noir, ſi noir que fumes ſaiſis de mal peur ; car autre lumiere n'éclaira plus nos faces blêmes & effrayées, que lueurs d'éclairs fulminants par cre-

crevements de flambantes nuées, avec millions de tonnerres tonigrondants ſur tous les tons & intonations des orgues de Jupin, les pedales, pou, dou, dou, dou, icy cromornes, Ton, ron, ron, ron, & cla, cla, cla, cla, cla, miſericorde, crioit Panurge; detournez l'orage, ſonnez les cloches, mais cloches ne ſonnerent, car en pleine mer cloches n'y

avoit pour lors : voilà tout en feu, voilà tout en eau, bourasques de vents, sifflemens horrifiques, cela fait trois élements, dont de chacun trop avions, n'y avoit que terre qui nous manquoit, si non pourtant que fondrieres marines furent si profondes, qu'en fin fond d'abîmes ouverts eût-on pu voir, harangs sur sable & moruës engravées, or du fond d'iceux abysmes

vagues montoient aux nuës, & d'icelles nûës ſe precipitoient comme torrents, montagnes d'eau, ſoy diſant vagues, deſquelles aucunes tombant ſur la nauf, Panurge, qui de frayeur extravaguoit, diſoit ho ho ho, quelle pluye eſt-ce cy; vit-on jamais pleuvoir vagues toutes brandies: helas, helas, be be be be, je nage, bou bou bou bou, ha mau-

MERCURIE dit cordonnier, mes soulliers prennent l'eau par le colet de mon pourpoint. Ha que cette boisson est amere ! hola, hola, je n'ay plus soif. Te tairas-tu, crioit Frere Jean, & viens plustost nous aider à manouvrer, où sont nos boulingues, nostre trinquet est avau l'eau, amis à ces rambades, Enfans, n'abandonnons le tirados, à moy, à moy.

Par icy, par là haut, par là bas.

Viens donc, Panurge, viens, ventre de ſolles, viens donc. Hé! ne jurons point, diſoit piteuſement Panurge, ne jurons aujourd'huy, mais demain tant que tu voudras, il eſt maintenant heure de faire vœux, & promettre pelerinages: ha ha, ha ha, ho ho, ho ho, je nage, bou bi, bou bous, ſommes-nous

au fond ? Ah je me meurs ! mais viens donc icy nous aider, crioit Frere Jean, au lieu de moribonder, met la main à l'estaransol, gare la pane, hau amure, amure bas, peste soit du pleurard qui nous est nuisible au lieu de nous aider. Ha ! oüy oüy oüy, reprenoit Panurge, vous suis nuisible, mettez-moy donc à terre afin que puissiez à l'aise ma-

nouvrer tout voſtre ſoul.

Or icelle tempeſte, ou tourmente, ou tourmentante, comme voudrez, commença à prendre fin à force de durer, comme toutes choſes mondaines: terre, terre, cria le Pilote, & jugez bien quelle jubilation s'enſuivit, à quoy prit la plus forte part le craintif Panurge, qui deſcendant le premier ſur l'arene, diſoit, ô trois

& quatre fois heureux Jardinier qui plante choux, car au moins a-t-il un pied sur terre, & l'autre n'en est esloigné que d'un fer de besche.

Or remettons tempeste d'Homere à la prochaine mercuriale ainsi que plusieurs autres bribes des deux Autheurs que nous paralelliserons par maniere de passe-temps Rabelaisien, & non dogmatiquement,

choſe que trop repeter ne puis ; car pires ſourds n'y a que ceux qui ne veulent point entendre.

Le mot de la derniere Enigme c'eſt LA CHANTERELLE.

On m'a envoyé quantité de jolis morceaux qu'on a été contraint d'obmettre auſſi bien que le reſte des amuſements, parce que Meſſieurs les Imprimeurs ſont allez en vendanges. Tout ſe ſent un peu des vacances ; mais à la ſaint Martin on reveillera le Mercure par pluſieurs nouveautez. Voicy ſeulement quelques

noms de ceux qui ont deviné l'Enigme.

Madame Pincette, de la Fosse de Nantes. Altemidore & Feliciane. La chanterelle est cassée, je ne danseray plus. Rossignolette. Le beau chevelu, &c.

ENIGME.

JE te prens par le nez,
incorrigible yvrogne,
Et par mainte tentation
Je suis prochaine occasion
D'un peché qui rougit ta
trogne ;

Tu ne me connois bien qu'-
en joüissant de moy,
Je suis une Enigme pour
toy.
Pour le Lecteur aussi je
crains qu'il ne devine
Que je suis la liqueur
divine:
Je suis comme le vin sou-
vent pernicieux
Pour estre trop delicieux.
Dans un Palais de verre
ainsi que luy j'habite,
Par ma couleur vermeille
ainsi que luy j'invites

Mais n'eſtant pas une
liqueur,
Et n'ayant pas en moy
cette vive chaleur
Qui ranime ſouvent les
ardeurs d'un cœur
tendre:
Je ne ſuis pas le vin, l'on
ne peut s'y mépren-
dre.

MERCURE,

III. PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

EPIGRAMME.

Sur une Dame qui s'occupoit à filer.

CE ne ſont plus les trois
ſœurs de la Fable,
Qui de nos jours font
tourner le fuſeau,
Une Déeſſe, aux mortels

MERCURE,
plus affable,
Leur a ravi le fatal éche-
veau,
Mais vôtre ſort n'en ſera
pas plus beau
D'être filé par ſes mains
fortunées.
L'Amour, helas ! armé de
ſon ciſeau
Mieux qu'Atropos tran-
chera vos années.

PLAINTES

Au Messager du Mans sur sa lenteur & sur sa paresse.

CE n'est point l'interest
ni l'amour de la gloire,
Qui me fait en ce jour im-
portuner les Cieux,
Je n'ai rien à ptétendre au
Temple de memoire;
Le vif éclat de l'or n'é-
bloüit point mes yeux,
De ces foibles honteux
mon ame préservée
Ne nourrit point dans

MERCURE,
moi de ſi bas ſen-
timens ;
Tout ce que je demande
eſt la prompte arrivée
Du Meſſager du Mans.

Déja vingt fois & plus le
Le Soleil & la Lune
Ont regné tour-à-tour
Depuis que je languis dans
ma triſte infortune ;
Déja la lumiere du jour
A vingt fois pour le moins
fait place à la chan-
delle
Sans que durant un ſi long
temps

On ait vû dans ces lieux
la noble haridelle
Du Meſſager du Mans.

Cependant je gemis, &
ma douleur profonde
Me fait perdre le juge-
ment :
Qu'avez-vous ? me dit tout
le monde,
Vous êtes depuis peu tout
je ne ſçai comment.
Helas ! ſi on ſçavoit la
cauſe
De ces maux cruels & preſ-
ſans,
Si l'on ſçavoit... & quoy ?

non je ne puis, je n'oſe,
Et je ne le dirai qu'au
Meſſager du Mans.

Quel démon cruel & bar-
bare
Si long-temps l'arrête en
chemin,
Quel ennemi ſecret, quel
ennuyeux deſtin
Tous deux ſi long-temps
nous ſépare?
Non, je ne puis ſouffrir
tous ces retardemens,
Je veux moi-même aller
le chercher & le
ſuivre,

Car c'en eſt trop, & je ne
puis plus vivre
Si je ne vois le Meſſager
du Mans.

Quoy tout le jour à ma
penſée
Son image viendra s'offrir,
Et ma douleur preſente &
ma douleur paſſée
Me feront doublement
ſouffrir,
Encore ſi la nuit dans un
repos tranquile
Contre tous mes chagrins
je trouvois un azyle;
Mais non, quand le ſom-

meil peut assoupir
mes sens
Si je rêve, je rêve au Mes-
sager du Mans.

Si pour calmer un peu ma
triste inquiétude
Je prens quelque Livre à
la main,
D'abord son souvenir
vient troubler mon
étude
Et me fait perdre mon
latin.
Oüi; j'ai beau tout tenter,
rien ne peut m'en dis-
traire,

Et je paſſe ſouvent tout le
jour, à quoy faire ?
Le dirai-je ? à compter les
heures, les momens
Que retarde en chemin le
Meſſager du Mans.

Si quelqu'un vient à ma
rencontre
Je vais le prendre au dé-
pourvû,
Et lui diſant : Ne l'avez-
vous point vû ?
Bongré, malgré, je veux
qu'il me le montre,
S'il me demande, & qui ?
je demeure en ſuſpens,

Et j'admire ſon ignoran-
ce,
Croyant que comme moy
tout le monde ici
penſe
Au Meſſager du Mans.

Si quelqu'autre plus fa-
vorable
Entre dans ce qui fait ma
peine & mon ſouci
Et me dit d'un air agréa-
ble,
Je le vis l'autre jour quoi-
qu'un peu loin d'ici,
J'admire ſon bonheur, &
je lui porte envie,

Je le montre à tous les
passans,
Et renforçant ma voix de-
vant tous je m'écrie:
L'heureux homme! il a vû
le Messager du Mans.

Si quelque voyageur vers
le Mans prend sa route,
Je l'arrête, quoy qu'il en
coûte,
Il a beau me crier: Mon-
sieur je suis pressé,
On m'attend, laissez-moi,
s'il vous plaist, le
passage,
Je le recharge encor de

MERCURE, mille complimens Pour l'heureux Messager du Mans.

Je fais le guet planté tout
le jour sur ma porte,
Tantôt assis, tantôt de-
bout,
Et quoy qu'il entre, ou
quoy qu'il sorte,
Je vois, & j'examine tout.
L'esprit tout occupé de
cette unique affaire,
Alerte au moindre bruit,
si par hazard j'entens
Quelque Cheval hennir,
ou bien quelque Asne

braire,
Je crois toûjours que c'eſt
le Meſſager du Mans.

Entendray-je bientôt
gringotter les ſonnettes?
Le verrai-je bientôt entrer
ſuperbement?
Claquant ſon foüet & pi-
quant ſes mazettes?
Quand viendra-t-il ce
Meſſager charmant?
Les forêts, les rochers &
le creux des fontaines
Retentiſſent par tout de
mes gemiſſemens,
Seras-tu donc le ſeul inſen-

ſible à mes peines,
Barbare Meſſager du
Mans?

Helas quand dans Roüen,
tu me faiſois tant
d'offres,
Si tu voulois ſi tard m'ap-
porter mes deux cof-
fres,
Falloit-il t'en charger,
Boureau de Meſſager?
Je m'en ſouviens encor, tu
ne peux t'en défendre,
Dans ſix jours au plus tard
tu devois me les rendre,
Tu me l'avois juré, ſont-

ce là tes sermens,
Traistre de Messager du
Mans?
Que diras-tu pour ton ex-
cuse?
Si rien pourtant peut t'ex-
cuser:
Cherche quelque détour,
invente quelque ruse,
Ingrat, je t'aiderai moy-
même à m'abuser,
Pour toy je sens encor un
reste de tendresse
Malgré tous mes ressenti-
mens.
O Ciel peut-on avoir tant

de foibleſſe

Pour un maraut de Meſſager du Mans ?

Parle enfin, dis-moy quelque choſe,
Qui t'a ſi long-temps retenu ?
De ces delays viens m'apprendre la cauſe,
Dis, ne devrois-tu pas être déja venu ?
Quoy tes roſſes n'ont pû faire un ſi long voyage ?
Des brigands t'ont volé tout mon pauvre équipage ?

On

On t'a roüé de coups ? Plût
à Dieu : mais tu mens,
Fripon de Meſſager du
Mans.

Dis plûtôt qu'à trinquer
bornant ta diligence,
T'arrêtant à chaque bou-
chon,
Par tout où tu trouvois le
cydre ou le vin bon,
Tu ne ſongeois, coquin,
qu'à te garnir la panſe;
Ne diſſimule point, dis
qu'à force de boire
Avecque tes pareils, tous
mauvais garnemens,

MERCURE,
De mes coffres reçûs tu
perdis la memoire,
Yvrogne Meſſager du
Mans.

Tu ne peux deſormais ap-
paiſer ma colere,
Tu periras, ingrat, l'Ar-
reſt en eſt porté,
Non, je n'écoute plus ni
ſoupirs ni prieres,
Tu n'as que trop long-
temps outragé ma
bonté;
Je veux que ſans miſeri-
corde
On t'attache au bout

d'une corde,
Pour être un bel exemple
aux Messagers trop
lents,
Pendart de Messager du
Mans.

Venez implacables furies,
Tisiphone, Megere, &
vous triste Alecton,
Sortez du manoir de Plu-
ton
Pour exercer ici toutes vos
barbaries,
Inventez, s'il se peut, quel-
ques nouveaux tour-
mens,

MERCURE,
Vous puniſſez là-bas de
peines éternelles
Des Ombres bien moins
criminelles
Que n'eſt le Meſſager du
Mans.

Mais que dis-je, où m'em-
porte une juſte ven-
geance ?
Calmons-nous pour un
temps, ſoyons plus re-
tenus,
Ayons pour lui quelque
indulgence
Du moins juſqu'à ce que
mes coffres ſoient venus,

La prudence le veut, la
raiſon le demande,
Laiſſons aprés cela travail-
ler les Sergens,
Qu'on brûle ſi l'on veut;
qu'on aſſomme ou
qu'on pende
Le Meſſager du Mans.

Cependant j'en tiens pour
mon compte:
Mais ſi jamais j'y ſuis re-
pris,
Si Meſſager du Mans a-
prés cela m'affronte,
Je veux étre étrillé de la
Fleche à Paris:

Je veux aller le trot d'icy
jusques en Boheme ;
Je veux avoir procés avec
des bas Normans,
Et pour dire encor plus,
je veux passer moi-
même
Pour Messager du Mans.

EPIGRAMME.

CEphale un soir devoit
s'entretenir
Avec l'Aurore au retour
de la chasse,
Il vous rencontre, & de
son souvenir
En vous voyant le rendez-
vous s'efface ;

Qui n'eût pas fait même
choſe en ſa place !
J'euſſe failli comme lui ſur
ce point :
Mais le pauvret, mal tient
qui trop embraſſe,
Perdit l'Aurore & ne vous
gagna point.

A MESDAMES DE P. & S. qui demandoient des nouvelles de Paris étant à la campagne.

VEnus ne voyant plus
ſon fils,
D'un cruel chagrin devo-
rée,

Le cherchoit par tout dans
Paris ;
Quelqu'un la voyant éplo-
rée
Luy dit : Charmante Cy-
therée,
Pour revoir ce fils ſi cheri,
Ici ton ſoin eſt inutile,
Avec l'aimable ***
Pl * a quitté cette Ville,
Tourne tes amoureux oy-
-ſeaux,
Vole vers ces riches co-
teaux
D'où l'on voit ſerpenter la
Seine ;
Et par mille & mille dé-
tours, Sur

Sur l'émail d'une vaſte
plaine,
Se plaît à repandre ſon
cours
Dans le fond de quelques
vallées
Où Flore étalle ſes attraits,
Et dans les routes reculées
Des plus tenebreuſes Fo-
rêts,
Prés de ces charmantes
mortelles
Ton fils ſe plaît à s'arrêter:
Ha! dit Venus, puis-je en
douter?
Souvent il me quitte pour
elles,

J'en reſſens un jaloux tranſ-
port ;
Cependant il faut me con-
traindre,
Chacun me ſoutient que
j'ay tort
Si quelquefois j'oſe m'en
plaindre.

RE'PONSE

A une lettre en vers & proſe de M. Du.

Maître Vincent le grand
faiſeur de lettres
Si bien que vous n'eût
ſçû proſaiſer ;

Maître Clement le grand
forgeur de metres
Si doucement n'eût ſçû
poëtiſer,
Phœbus à donc va ſe dé-
ſabuſer
De ſon amour pour la do-
cte Fontaine,
Et connoîtra que pour
bons vers puiſer,
Vin Champenois vaut
mieux qu'eau d'Hypo-
crêne.

EPIGRAMME.

CErtain yvrogne aprés
maint bons repas
Tomba malade, un doc-

teur Galinique
Fut appellé : Je trouve icy
deux cas,
Fievre brûlante & soif plus
que cinique :
Or Hypocars tient pour
methode unique
Qu'il faut guerir la soif
premierement ;
Lors le fievreux répond :
Maistre Clement,
A premier point n'est le
plus necessaire,
Guériſſez moy ma fievre
seulement,
Et pour ma soif ce sera
mon affaire.

EPIGRAMME.

CErtain Huiſſier étant à
l'Audiance
Crioit toûjours, paix là,
Meſſieuss, paix là,
Tant qu'à la fin tombant
en défaillance,
Son teint pâlit & ſa gorge
s'enfla,
On court à lui, qu'eſt-ce-
cy, qu'eſt-cela,
Maiſtre Perin? du ſecours,
il expire;
Bref, on le ſaigne, il re-
vient, il ſoûpire,
Puis ouvrant l'œil, clair
comme un baſilic:

Voila, Meſſieurs, ſe prit-il à leur dire, Ce que l'on gagne à parler en public.

Sur un Bonnet donné.

Venus tenoit un Bonnet dans ſa main, Je t'en fais don, me dit cette immortelle, Sçache qu'il n'eſt Roy, ny Conſul Romain Qui n'enviât une faveur ſi belle. Malheur plûtôt, diſ-je, à toute cervelle, Si vous coëffez, le deſor-

dre s'y met ;
Va, va, j'en coëffe assez
d'autres, dit-elle,
Sans leur donner, ni Toc-
que, ni Bonnet,

BOUQUET NOUVEAU
à Mademoiselle V.... Par
Monsieur R...

COrinne, Laure, Astrée,
Objets de vers immortels,
Noms qu'Appollon &
Cytherée
Ont consacrez sur leurs
Autels,

Depuis qu'aux bords du
Stix le ſort vous fit
deſcendre,
Tous vos amans vous font
entendre
Qu'avec vous a fini l'empi-
re de l'amour,
Et je l'aurois comme eux
penſé juſqu'à ce jour,
Aumoins c'eût été grande
affaire
De vouloir prouver le
contraire.
Me ſerois-je chargé de
trouver des amans
Soupirans ſur le ton des
voſtres ?

De nos belles auſſi les plaiſirs ſont tous autres
Que celuy des beaux ſentimens.
Enfin grace à l'amour il eſt une mortelle
Digne de vôtre ſiecle, elle eſt docte, elle eſt belle,
De la delicateſſe elle connoît le prix;
Elle a ſur vos tombeaux recüeilly vos eſprits,
Loin d'elle Eloges inſipides,
Qu'aux rives du Parnaſſe elle porte ſes pas,

Les Petrarques & les Ovides
Ne lui manqueront pas,
Vous en recevez la nouvelle
Sans aucuns ſentimens jaloux !
Il eſt ici plus d'une belle
Bien moins genereuſe que vous.
Pour la gloire du ſexe aimeriez-vous tant
Lyſe ?
Au Parnaſſe aujourd'huy l'on celebre ſon nom ;
Sur un Trône de fleurs vous l'y verrez aſſiſe,

Venez, & qu'Astrée y
conduise
Des bergers tels que ceux
que connut le Lignon :
Pour Lyse tous bergers se-
ront constans &
tendres
Pas un Hilas, parmi tant
de Silvandres ;
Je vis aussi les grands Au-
teurs
Suivre Corinne & Laure
en habit heroïque,
Poëtes couronnez, dont
l'esprit ne s'applique
Qu'à celebrer des Rois &
des Vainqueurs,

Lyſe connoît ſa Cour, le
ſublime pour Lyſe
Ne ſera jamais étranger,
Lyſe aime auſſi les bois,
ſa douceur l'humaniſe
Avec l'hommage d'un
berger.
D'une voix mal aſſurée,
Te chanterois-je à mon
tour ?
Ah ! Lyſe, ſi Phebus m'e-
xauce chaque jour,
Je t'écrirai des vers, d'une
plume tirée
Des aîles mêmes de l'A-
mour.

MERCURE GALANT.

IV. PARTIE.

NOUVELLES.

Lettre de Baſle du 22. Aouſt.

Thomas Maſner, qui avoit eu la temerité d'arreſter Monſieur le Grand Prieur de France dans un

Etat libre & neutre, & de le livrer aux Officiers de la Maiſon d'Autriche, a eſté condamné le 17. Aouſt à Ilants, où eſt le Tribunal des trois Ligues Griſes, comme criminel de leze Majeſté, &c. voicy la copie de ſon Arreſt.

SENTENCE FINALE renduë contre Thomas Maſner, Facteur & Bourgeois de Coire.

Aprés avoir ouï l'accuſation, la lecture & l'Examen des

témoignages documents, & differentes Lettres écrites de la propre main de l'accusé, & tout ce qui a esté raporté en justice, par Messieurs les Fiscaux, il a esté aprés avoir invoqué l'assistance de Dieu prononcé & sentencié unanimement que l'accusé Thomas Masner qui est encore fugitif, doit estre deposé de tous les honneurs, & charges, & émolumens, banny des trois Ligues Grises, & sa teste mise à prix de cinq cent ducats, en sorte que celui qui le tuëroit, ou apporteroit sa teste, recevra

lesdits cinq cens ducats de la caisse commune des trois Ligues; mais celui qui le livreroit en vie entre lès mains de la Justice des trois Ligues, aura pour recompense mil ducats aussi à prendre dans la Caisse des Ligues, avec la liberté, s'il estoit un banny, de plus l'accusé archiscelerat Thomas Masner, comme offenseur de la Majesté Divine & de son Prince territorial, traistre de la patrie, rebelle & voleur de grands chemins, Faux-monoyenr, convaincu de tous les crimes, & forfaits, dont il a esté

accuſé, ſera mis en quatre quartiers par le Bourreau; & ainſi executé à mort, & les quatre quartiers & ſon corps ſeront expoſés publiquement, ſur les grands chemins; Mais comme lui Thomas Maſner, s'eſt ſouſtrait preſentement de la Juſtice, l'execution ſe fera dans ſon effigie, & elle ſera en meſme temps brûlée par le Bourreau ici dans la place des executions conjointement avec ſes écrits rebelles & diffamatoires publics contre l'Etat & contre les Repreſentants, ſa maiſon ſera demolie juſqu'aux

fondements, & l'on dressera en la place deux colonnes d'infamie, avec l'inscription de tous ses crimes; tous ses biens & effets dedans le pays, & dehors, comme aussi toutes les Charges & émolumens, seront des à present échues au Fisc des trois Lignes, & comme celui ou ceux qui ci-aprés parleront de la liberation de lui Masner, ou qui la demanderont, qui auront avec lui directement ou indirectement une correspondance de bouche, ou par escrit dedans ou dehors le pays, & qui lui donneront retraite ou

domicile, tomberont da la disgrace des trois Ligues & payeront mil écus d'amande, l'on impose pareillement par serment à chaque superiorité & commune du pays de se saisir de lui toutes les fois & en tel lieu qu'on pourra l'attraper, sous peine de l'exclusion des trois Ligues, & la reserve d'un plus grand chastiment & d'accomplir cette sentence en la personne de lui Thomas Masner, sans autre forme de procés ; mais si suivant les menaces qui ont esté faites les capitaux, & les effets que nos Compatriotes ont

dans les pays étrangers fussent attaquez tous ou en partie par luy Thomas Masner ou a son instigation & qu'il fussent mis en arrest, nous accordons dés à present le droit & le pouvoir à nosdits Compatriottes, ainsi endomagez de s'en prendre aux enfans & heritiers de Masner, & de se faire payer de tous frais & dommages; c'est ainsi que nous decretons, prononçons & sententions au nom de Dieu le juge, & par Justice. Faite & publiée à Ilants le 17. Aoust 1711.

Expræto Cello Jo: Ulda-

ricus Deb'acmental: Supis Gris: Fred: Concillarius & Actuarius.

Sur l'instante intercession de Dame Urima Masner née Stampa, femme du malheureux Thomas Masner qui a esté condamné, faite par son frere, & son cousin, Maître Jean Bannier, & Charles Stampa, & par d'autres parens, l'on a en leur consideration, & particulierement des enfans, & petits enfans, & de leurs predecesseurs & parents, moderé la Sentence publiée, sçavoir que pour les épargner,

ladite Sentence n'aura point de lieu à l'égard de la demolition de la maison, & de l'erection des colonnes d'infamie, mais que tous les autres points portez par la Sentence demeureront en leurs forces & seront executez. Faite & publiée comme dessus. Signé, De Bluctmental.

FESTE.

Extrait d'une Lettre de Berlin du 14. Juillet.

Le 12. Juillet Monseigneur le P. R. donna une

grande feſte pour celebrer le jour de la naiſſance du Roy.

Ce jour fut d'abord celebré par un *Te Deum*, chanté au bruit d'une triple décharge du Canon des Ramparts. Sa Majeſté alla à ſix heures chez Madame la P. R. où il y avoit un grand nombre de Dames, & l'on ſe mit au jeu comme à l'ordinaire vers les huit heures, on tira au ſort par billets pour l'ordre de la Table. La Reine qui ne tira point non plus que Madame la P. R. eut pour Mary Mr le Mar-

grave Philippe, & Madame la P. R. Mr le Veld-Maréchal. On commença la marche chacun avec sa Dame selon le numero qu'ils avoient & on se mit à table de cette maniere, la place de la Reine, & celle de Madame la P. R. marquées. La Table estoit faite en double équerre, & décorée aussi bien que la Salle de la maniere la plus charmante du monde; c'est celle ou les Comtesses mangent ordinairement. Les murailles estoient tapissées de feuillages

& de fleurs naturelles entrelaſſées avec un art infini.

Il y avoit plus de vingt grands Miroirs de ſept à huit pieds de hauteur & de beaucoup d'autres ornemens. Les deux longs bouts de la Table faiſoient en dedans une eſpece d'allée de beaux & grands Orangers, deſorte que ſansqu'on vit les Caiſſes, les Arbres ſortoient du bord de la table d'une plate-bande de fleurs qui regnoient tout à l'entour & devant laquelle les Confitures & les Plats eſtoient

rangez. Cela faiſoit un effet fort agreable ; mais ce qu'il y avoit de plus beau, eſtoit une grande Caſcade placée dans un enfoncement de verdure, avec une Gerbe d'eau qui tomboit dans un grand baſſin dont les bords ainſi que tous les baſſins d'où tomboient les napes, étoient de criſtal, en ſorte que ces grands compartiments de criſtaux, & napes d'eau éclairées derriere & devant d'une infinité de bougies reſſembloient à ces Fontaines dont les Deſcriptions ſe

trouvent dans les Livres des Fées. Mr Eosander en a esté l'Architecte. Au dessus de la Cascade, il y avoit un grand Chœur de Musique qui dura pendant le repas, & ensuite pendant que l'on dança. La Reine & Madame la P. R. estoient assises vis-à-vis de cette Cascade, & le P. R. n'estoit point à Table ; il alloit & venoit par tout, & donnoit ses ordres de la maniere du monde la plus gracieuse & la plus charmante. Madame la P. R. commença le Bal

par un menuet, & aprés qu'on eut danſé aſſez long tems à la Françoiſe, on danſa à la Polonoiſe. Le Prince ſe diſtingua, par ſa danſe & par ſon enjoûment, il avoit pris pour ſa femme Mᵉ de Rocolle. La Reine reſta preſente & ſpectatrice juſques à une heure aprés minuit; alors chacun ſe retira. Je diſois à moy-même, pourquoy Madame l'Electrice n'eſt elle pas icy ? quelle joye ne ſeroit-ce pas pour elle de voir le Prince & la Princeſſe ſes petits enfants briller

dans cette feſte & s'attirer l'amour & la veneration de tout le monde.

Enfin, Madame, vous voyez que ſi depuis long-temps je n'ay pas eu l'honneur de vous écrire, je ne manque pas dans les occaſions de m'acquitter de mon devoir. Je ſuis &c.

ACADEMIES.

Le 25. Aouſt Mrs de l'Academie Françoiſe celebrerent la Feſte de Sain Louis Roy de France, ſelon leur coutume. On dit la Meſſe dans

la Chapelle du Louvre, pendant laquelle on chanta un Motet en Musique qui avoit esté composé par Mr du Bousset. Le Panegyrique du Saint fut prononcé par Mr l'Abbé Germain.

Mrs de l'Academie Royale des Scienccs, & de celle des Medailles & Inscriptions celebrerent la même Fête dans l'Eglise des Prestres de l'Oratoire; & le Pere Quinquet Theatin prononça le Panegyrique.

L'aprés dînée, Mrs de l'Academie Françoise tin-

rent leur Assemblée pour delivrer le Prix d'Eloquence qui fut donné à Mr Roy, Conseiller au Chastelet ; celuy de Poësie fut remis à l'Année prochaine.

Feste donnée à Joigny le jour de Saint Loüis, par Mr de la Brulerie, ancien Officier des Troupes du Roy, & Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Loüis.

Le 25. Aoust, Feste de

Le 25. Aoust, Feste de Saint Louis, Mr de la Brulerie, l'un des principaux Officiers de la Ville de Joigny, donna un dîné magnifique où se trouverent Mr le Marquis de Guerchy, pere du Lieutenant General, Mr le Marquis de Montperous, Lieutenant General & Mestre de Camp General de la Cavalerie de France; Mr le Marquis d'Hautefeüille, Maréchal de Camp; Mr de la Taste aussi Maréchal de Camp, & tous Chevaliers de S. Louis; Mr de Cham-

lay Grand-Croix de cet Ordre ; Mr Joly ancien Brigadier des Armées du Roy, Chevalier de Saint Louis ; Mr le Baron de Bontain, Maître des Ceremonies & Prevoſt de l'Ordre ; Mr d'Iverni auſſi Brigadier & Chevalier de Saint Louis ; Mr de Brumpt ancien Colonel Ecoſſois, qui amena la Nobleſſe d'Ecoſſe & qui l'a commandée pour le ſervice du Roy juſqu'en 1692. Mr d'Arbonne, Capitaine audit Regiment de Pardaillan Cavalerie, Mr le Cheva-

lier de Vernüillet, fils du Presi dent à Mortier de Rouen, Menin de Monsieur le Duc du Maine, tous Chevalier de S. Louis Mrs Berthelot, de Pleneuf, de Charmoy, & de Senan, ancien Colonel de Cavalerie, s'y trouverent aussi, avec plusieurs autres personnes de consideration.

On passa l'aprés dînée en Jeux & en réjoüissances, & le soir Mr de la Brulerie donna aussi un grand soupé aux Dames, au Gouverneur, au Presidem & à tous

les Conſeillers de la Ville. Aprés le ſoupé on tira un beau feu d'Artifice, qui fut ſuivi d'un Bal qui dura toute la nuit.

MORTS.

Loüis François de Boufflers, Pair & Maréchal de France, Chevalier Ordres du Roy & de la Toiſon d'Or, Capitaine des Gardes du Corps, cy devant Colonel du Regiment des Gardes Françoiſes, Grand Bailly & Gouverneur hereditaire de

24 MERCURIE

la Ville de Beauvais & du Beauvoisis, Gouverneur & Lieutenant General des Provinces de Flandres & de Haynault, Gouverneur particulier & Souverain Bailly des Villes, Citadelle & Châtellenie de Lille de General des Armées du Roy, mourut à Fontainebleau le 22. Aoust, âgé de 67. ans sept mois. Son Corps a esté apporté à Saint Paul où il a esté inhumé Il estoit né le dix Janvier 1644. & il commença à porter les Armes en qualité de Cadet, dans le

Regiment

Regiment des Gardes en 1662. En 1663. & 1664. il se trouva aux expeditions de Marsal & de Gigery. En 1666. il fut fait Sous Lieutenant dans le même Regiment, & il se distingua l'année suivante au Sieges de Tournay, de Douay, de Lille, & de plusieurs autres Places. En 1668. il servit d'Aide Major au Regiment des Gardes; en 1669 il fut fait Colonel du Regiment Royal de Dragons, & l'année suivante il servit à la teste de ce Regiment à la

Conqueſte de la Lorraine ſous Mr le Maréchal de Crequy. A la mort de Mr le Comte de Bouffers ſon frere ainé, il eut la Charge de Lieutenant General de la Province de l'Iſle de France, & celle de grand Bailly de Beauvais dont ce Comte étoit pourvû. Il ſervit dans la guerre de Hollande ſous Mr de Turenne & ſous Mr le Maréchal de Luxembourg, s'y diſtingua en pluſieurs occaſions, & entr'autres au Combat de Woerden où il fut bleſſé, & paſſa en Allema-

gne ſur la fin de l'année 1673. il fut bleſſé en 1674. à la Bataille d'Ensheim. En 1675. il fut fait Brigadier de Dragons, & ſoutint les efforts des Ennemis à la teſte de l'arriere Garde de l'Armée lors qu'elle ſe retira aprés la mort de Mr de Turenne. En 1676. il ſervit en Allemagne ſous Mr le Maréchal de Luxembourg. En 1677. il fut fait Maréchal de Camp & ſervit ſous Mr le Maréchal de Crequy. En 1678. il ſe trouva aux Combats de Rhinsfeld, de

Seckingen, & d'Offembourg, & fut pourvû la même année de la Charge de Colonel general de Dragons. Il alla l'année suivante en Dauphiné avec un corps d'armée, & en 1681. il prit possession de Casal, & la même année il fut fait Lieutenant general. En 1682. il marcha avec un corps d'armée vers les Pyrenées pour obliger la Ville de Fontarabie de faire au Roy satisfaction que Sa Majesté luy demandoit. En 1683. il repassa en Flandre où il servit

ſous Mr le Maréchal d'Humieres. En 1684. aprés la reduction de Luxembourg il campa ſur l'Eſcaut avec un corps de troupes juſques à la concluſion de la Trêve. En 1685. il paſſa à Bayonne, & de-là dans la Guyenne pour y commander en Chef. En 1686. il eut le Gouvernement de la Ville & Province de Luxembourg & du Comté de Chini. En 1687. il fut pourvû de celuy de Lorraine & de la Province de la Sarre & du Commandement en Chef des

trois Evêchez & de Sedan. En 1688. il Commanda l'Armée d'Allemagne en Chef, prit Keiserloutre, Krutznac, Worms, Oppeinheim, reduisit tout le Palatinat à l'obeissance du Roy, & fit entrer des Troupes dans Mayence. Cette même année Sa Majesté l'honora du Collier de ses Ordres. Il fit plusieurs autres expeditions les deux années suivantes, & Commanda l'Armée de la Moselle. En 1690. il eut le commandement en Chef du

Pays d'entre Sambre & la Mer. En 1691. il fut bleſſé au Siege de Mons, bombarda la Ville de Liége, & fut fait Colonel des Gardes Françoiſes. En 1692. il inveſtit la Ville de Namur, s'oppoſa au Prince d'Orange qui voulut ſecourir cette place, ſe diſtingua à la Baille de Steinkerke, bombarda Charleroy & reprit Furnes que les Ennemis avoient fortifié. Au commencement du mois de Mars 1693. le Roy l'honora du Baſton de Maréchal de Fran-

ce, & de l'Ordre de Saint Loüis au mois d'Avril ſuivant. Il ſervit cette même année en Allemagne ſous Monſeigneur le Dauphin, & en Flandres l'année ſuivante où il fut fait Gouverneur & Lieutenant general de cette Province & du Pays conquis. En 1695. il deffendit la Ville de Namur pendant plus de deux mois aſſiegée par le Prince d'Orange, qui le fit conduire à Maſtrick, ou il reſta 15. jours. A ſon retour le Roy érigea ſa terre de Cagny en

Duché ſous le nom de Bouf-
flers en 1695 Il Comman-
da l'Armée du Roy entre
Sambre & Meuſe en 1696.
& en 1697. Le 4. Septembre
1701. il fit élever dans ſon
Chaſteau de Boufflers en
Beauvoiſis, la Statuë équeſ-
tre du Roy, la même année
il eut ordre de ſe rendre à
Bruxelles pour commander
dans tous les Pays Bas
Eſpagnols conjointement
avec Mr le Marquis de
Bedmar. En 1702. il ſervit
ſous Monſeigneur le Duc
de Bourgogne. En 1703. il

commanda l'Armée du Roy en Flandre conjointement avec Mr le Maréchal de Villeroy, & deffit les Hollandois avec Mr le Marquis de Bedmar, au combat d'Eckeren ; ce fut pour le recompenser de cette action que le Roy d'Espagne luy envoya l'Ordre de la Toison d'or. Cette même année le Roy le fit Capitaine des Gardes du Corps, & il se démit de celle de Colonel des Gardes Françoises. En 1708. il deffendit la Ville,

& la Citadelle de Lille d'une maniere qui luy fit beaucoup d'honneur, & ce qui luy fit meriter la dignité de Pair de France que le Roy luy donna par Lettres Patentes registrées le 19. Mars 1709. S. M. luy accorda auſſi les grandes entrées de premier Gentil'homme de la Chambre, & la ſurvivance du Gouvernement de Flandre pour Mr le Comte de Bouffers ſon fils aîné. La derniere action où feu Mr le Maréchal de

Bouffers s'eſt diſtingué a eſté la Bataille de Malplaquet, où il commandoit l'aile droite ; il y renverſa tout ce qui s'oppoſa à luy ; mais Mr le Maréchal de Villars qui commandoit l'aîle gauche ayant eſté bleſſé dangereuſement, & ayant eu pluſieurs de ſes Officiers generaux tuez, Mr le Maréchal de Bouffers ſoutint encore long temps les efforts des ennemis nonobſtant leur grande ſuperiorité, juſqu'à ce qu'il jugeaſt à propos de faire ſa

retraite qu'il fit en si bon ordre que les ennemis n'ose rent le suivre.

La Maison de Bouffers est des plus anciennes de la Province de Picardie. Elle a pris son nom de la Terre de Bouffers qui est dans le Ponthieu, & qui a été possedée sans interruption depuis 1200 ans jusqu'à ce jour par ceux de cette Maison.

Jean Baptiste le Févre de la Barre, Commandeur, Prevost & Maitre des Ceremonies de l'Ordre Royal, Militaire & Hôpitalier de Nô-

tre-Dame du Mont Carmel & de S. Lazare de Jerusalem, mourut le 17. Aoust âgé de 71. ans. Antoine le Févre, Seigneur de la Barre Conseiller au Parlement, son pere avoit esté Prevost des Marchands.

Marie de Ligny, qui avoit épousé le 13 Janvier 1677. Antoine Egon, Prince de Furstemberg mourut à Paris le 18. Aoust âgé de 55. ans. Elle laissa N.. de Furstemberg qui épousa le 13. Mars 1704. N.. Comte de Lannoy, & Marie Loüise Mau-

rice, qui épouſa le 10. Janvier 1708. Jean-Baptiſte Colbert, Marquis de Seignelay.

Jean Guillemin, Seigneur de Courchamp, Maiſtre des Requeſtes, mourut le 18. Aouſt. Il avoit épouſé Marthe-Clemence de Bailleul fille & ſœur de Preſidents au Parlement.

Jean Phelypeaux, Conſeiller d'Etat Ordinaire, cidevant Intendant de Paris, mourut le 19. Aouſt âgé de 65. ans. Il étoit frere de M^r le Chancellier.

Le P. Charles de Roche-blanche, Cordelier, Docteur de Sorbonne, Lecteur en Theologie & ancien Gardien des Cordeliers de Paris y mourut le 17. Août en sa 67 année & en sa 50. de Religion en reputation d'une grane vertu.

Anne-Elisabeth-David de Vaux, épouse de François Joseph de Sevré, Conseiller au Parlement, mourut le 21. Aoust âgée de 35. ans.

Marie-Anne-Charlote de Bourbon, Damoiselle d'Estouteville, fille de feu Louis

Henry legitimé de Bourbon, Prince de Neufchaſtel en Suiſſe, & d'Angelique-Cunegonde de Montmorency-Luxembourg, qui étoit née le 26. Septembre 1701. mourut le 23. Aouſt. Elle laiſſe pour heritiere ſa ſœur unique, épouſe de Mr le Duc de Luines.

Jean Aubery, Marquis de Vatan, Baron de Serrieres &c. Lieutenant de Roy au Gouvernement d'Orleanois & Blaiſois, mourut le 28. Aouſt âgé de 55. ans. Il laiſſe des enfans de N. de Bailleul,

sœur de Mᵉ de Courchamp dont on vient de parler.

Elisabeth Sophie Cheron, de l'Academie Royale de Peinture & Sculpture, & de celle des Ricovrati de Padouë, épouse de Mr le Gay, Ingenieur ordinaire du Roy, mourut le 4. Septembre.

Marie - Madelaine du Moncel de Martinrast, veuve de Georges de Scudery, Gouverneur de N. Dame de la Garde, mourut le 6 Septembre, âgé de 90. ans.

Jerosme de Sainte Beuve, Prieur de S Jean de Monto-

riolo, mourut auſſi le 6. Septembre. Il étoit frere de feu Mr de S. Beuve, Docteur de Sorbonne, & fort connu de tous les Sçavans.

Marie du Clos, mourut à Falaiſe, ſur la fin du mois d'Aouſt dans ſa cent-neuviéme année.

Henry Colbert de Maulevrier, Chevalier de Malthe, Lieutenant General des Armées du Roy, mourut à Cambray le 25. Aouſt âgé de 34 ans. Il y avoit 17 ans qu'il ſervoit avec cette franche valeur ſi naturelle au

ſang des Colberts. Il fut bleſſé dangereuſement en 1695. au ſiege de Namur, où Mr le Marquis de Maulevrier ſon frere aîné fut tué. Le Roy luy donna ſon Regiment, qui fut envoyé en Italie en 1701. où il s'eſt ſignalé tant que la guerre y a duré. Il paſſa enſuite en Eſpagne où il ſervit ſous Monſieur le Duc d'Orleans; il ſe diſtingua particuliere-ment au ſiege de Lerida. Il a exercé la Charge d'Inſpecteur general d'Infanterie pendant ſix années avec tou-

de l'exactitude & la probité que demande cet employ. Aussi Mr le Chevalier de Maulevrier possedoit il toutes les qualitez du plus excellent Officier general & celles du plus parfait honneste-homme Il est generalement regretté des gens de guetre & de tous ceux qui le connoissoient. Il estoit fils de feu Mr le Comte de Maulevrier, Lieutenant general des Armées du Roy, Chelier de ses Ordres, Gouverneur de Tournay, frere de feu Mr Colbert.

Guillaume de Bautru, Comte de Serrant, ci-devant Chancelier de feuë Son A. R. Monsieur, Frere unique du Roy, est mort à Serrant en Anjou, âgé de 93. ans. Il estoit fils de Guillaume Bautru, Introducteur des Ambassadeurs, Envoyé du Roy en diverses Cours, & de l'Academie Françoise.

Mylord Jean Caryll, Baron de Dunford en Angleterre, Ministre & Secretaire d'Etat du Roy de la grande Bretagne, & Secretaire des Commandemens de la Rei-

ne, eſt mort à S. Germain en Laye âgé de 94. ans. Il s'eſtoit toujours diſtingué par ſa pieté, par ſa capacité, par ſon attachement à ſon legitime Souverain, & par ſa charité envers les Pauvres.

Anne Geneviéve Martineau épouſe de François Ferrand, Seigneur de Villemilan, Maiſtre des Requêtes & Intendant en Bretagne, mourut le 15. Septembre âgée de 45. ans, laiſſant une fille unique.

Marie-Reine de Mont-

chal, veuve de Charles-Honoré Barentin, Seigneur d'Hardivillers, &c. Maistre des Requestes, mourut le 16. Septembre âgée de 27. ans, laissant posterité.

MARIAGES.

Le 14. Septembre Mr de Lamoignon de Blanc-mesnil Avocat general du Parlement, épousa Mademoiselle Daligre, fille d'Estienne Daligre, President au Parlement, & de Madelaine le Pelletier, sa premiere femme.

Et

Et le 17. du même mois le Presidẽt Daligre épousa en troisiéme nôces Mademoiselle de Bonnetot, fille de Mr de Vauroüy, Marquis de Bonnetot, premier Presidẽt de la Chambre des Comptes de Rouen.

BENEFICES.

Le 15. Aoust le Roy nomma à l'Evesché de Rennes, vaccant par la mort de Jean-Baptiste de Beaumanoir, Christophe-Louis-Turpin de Crissay-Sanzay, Docteur

50 MERCURE
de Sorbonne, & Doyen de Saint Martin de Tours.

Artemius estoit Evesque de Rennes sous le Pape Leon VII. & Menalius aprés S. Amand sous le grand Clovis. S. Moran remplit ce Siege vers l'an 703. & fit sa démission vers l'an 717. pour aller resider à Berzetto en Italie, dont il fut fait Abbé.

Le Dioceſe de Rennes renferme 263. Paroisses comprises sous six Doyennez Ruraux, desquels il y en a trois qui dépendent de l'Ar-

chidiaconé de Rennes & les trois autres de celuy du Desert.

Il y a dans la Ville de Rennes proche la Porte de Morlaix un Puits fait en 1698. dans lequel un Maçon qui travailloit au haut laissa tomber son marteau. Un homme de journée y estant descendu pour le chercher, fut étouffé en approchant de l'eau. Il y en descendit un second pour tirer le corps mort, qui eut la même destinée ainsi qu'un troisiéme. On y en descendit un quatriéme à demi yvre & bien lié à qui on re-

commanda de crier quand il sentiroit quelque chose qui l'incommoderoit. Il cria dés qu'il fut prés de l'eau, & on le retira promptement; mais il mourut trois jours aprés. Il dit qu'il avoit senti une chaleur qui luy brûloit les entrailles. On y descendit un chien qui cria au même endroit, & qui mourut peu de temps aprés qu'il eut esté retiré. Quand on jettoit de l'eau sur ce chien mourant il revenoit de même que ceux qui ont été jettés dans la fameuse grotte du Chien prés de Naples. On retira ensuite les cadavres avec des crocs; on

les ouvrit, & on ne put reconnoistre aucune cause de leur mort. Ce qu'il y a de plus surprenant c'est que ce ne sont point des terres nouvellement remuées qui causent ces accidens, & que l'on boit tous les jours de l'eau de ce Puits sans aucune incommodité.

Sa Majesté donna l'Abbaye de S. Florent lez Saumur, vacante par la mort de Mr l'Abbé de Bourlaimont, à François de Berton de Crillon Evesque de Vence. Cette Abbaye est de l'Ordre de S. Benoist, &

dans le Diocese d'Angers, quoy qu'elle ne se dise d'aucun Diocese. On l'appelle *Saint Florent, lez Saumur*, parce qu'elle est située proche de la Ville de Saumur, & pour la distinguer d'une autre Abbaye du même nom qui est dans la Ville, & qu'on nomme *Saint Florent le Vieux.*

Saint Florent, natif de Poitou, estoit Prestre, Disciple de S. Martin. Aprés la mort de son Maistre il se retira dans un caverne de la montagne de Glonne ou

Glan sur la rive de la Loire, dans le Diocese d'Angers du costé de celuy de Nantes, & il y finit ses jours. On fit de son Hermitage vers la fin du septiéme siecle une Abbaye qui subsiste encore aussi sous le nom de *Saint Florent le Vieux*. Cette Abbaye ayant esté pillée & brûlée par les Normans, Thibault Comte de Blois en fit rebastir une autre dans le Chasteau de Saumur, où l'on déposa les Reliques de S. Florent, ce qui donna encore le nom à cette Ab-

baye, qui fut détruite avec le Chasteau l'an 1025. Quatre ou cinq ans aprés on en bastit une nouvelle prés de la Ville vers le Couchant, sur la petite riviere de Thoué qui va se décharger de là dans la Loire, & c'est celle que l'on nomme *Saint Florent lez Saumur.*

Celle de la Creste a esté donnée à Antoine Charpin de Gennetines, Evêque de Limoges; elle vacquoit aussi par la mort de Mr l'Abbé de Bourlaimont. Cette Abbaye est de l'Ordre de Cis-

teaux, au Dioceſe de Langres, & ſituée dans le Bourg de la Creſte ſur la riviere de Regnon dans le Baſſigny en Champagne à trois lieuës de Chaumont du coſté de l'Orient. Elle fut fondée le 30. Juin 1121. & elle eſt fille de Morimond. Saint Bernard en parle dans la Lettre 346.

Celle de Montiers Ramey, ou de *Montieramey*, vacante par la mort de Mr de Beaumanoir Eveſque de Rennes, à Pierre de Pardaillan de Gondrin, Chanoine

de l'Eglise de Paris, & fils de Mr le Duc d'Antin. Elle est de l'Ordre de S. Benoist, au Diocese de Troyes en Champagne, & située à quatre lieuës de la Ville de ce nom, sur le ruisseau de Barse. Cette Abbaye fut fondée l'an 837. sous Louis le Debonnaire par le Prestre Adremar ou *Arremar*, dont elle porta le nom pendant quelque temps, comme on le voit par ces mots latins *Monasterium Arremarense* ou *Monasterium Adremari*. Le Corps de Saint Victor, dit

Saint Victre d'Arcis, ſur Aube en Champagne, fut enterré dans ſa Cellule de Saturniac, à trois petites lieuës de cette Ville. Il fut tranſporté depuis dans le Monaſtere du Manoir de Carbon appellé *Montier Ramey*, & ce fut ce qui donna occaſion de choiſir ce Saint pour Patron du lieu.

Celle de Tulley, vacante par la mort d'Eſtienne de Rollée de Pallieres, à Mr l'Abbé Trudaine. Elle eſt de l'Ordre de Ciſteaux, & dans le Dioceſe de Langres.

Celle de Laumosne, ou du *Petit-Cisteaux*, vacante par la mort de Mr l'Abbé du Pré, à Mr l Abbé Martineau de Princé. Elle est de l'Ordre de Cisteaux, & dans le Dioceſe de Chartres.

Celle de Bonnevaux, vacante par la démiſſion d'Henri Auguſtin le Pilleur, nommé à l'Evêché de Saintes, à Mr l'Abbé Carpinel. Elle eſt de l'Ordre de Cisteaux, dans le Dioceſe de Vienne; & elle fut fondée par le Pape Calixte II.

Celle de la Vernuce, va-

cante par la mort de Mr l'Abbé Boiſard, à Mr l'Abbé Berjavel. Elle eſt de l'Ordre de Saint Auguſtin, & dans le Dioceſe de Bourges.

Celle de S. Loup, qui eſt à la Preſentation de Monſieur le Duc d'Orleans, à Me de Chaſtillon. Elle eſt de l'Ordre Ciſteaux, & dans le Dioceſe d'Orleans, à un quart de lieuë de la Ville de ce nom. Cette Abbaye eſtoit vaccante par la mort de Louiſe-Charlotte de Chaſtillon.

Le Roy a fait Conseiller d'Etat, Semestre, Mr Trudaine Intendant de Bourgogne, & Mr Bignon Prevost des Marchands est monté au rang des Conseillers d'Etat Ordinaires, par la mort de Mr Phelyppeaux.

Le 19. Aoust Mr le Prevost des Marchands, & les Echevins allerent porter le Scrutin au Roy à Fontainebleau, pour l'Election de deux nouveaux Echevins. Il fut presenté à Sa Majesté par Mr Langlois de la Fortelle Conseiller au

Parlement. Les nouveaux Echevins qui sont Mr Tardif Conseiller de Ville, & Mr Presti Bourgeois, prêterént serment de fidelité entre les mains du Roy; ils furent conduits par Mr des Granges Maistre des Ceremonies. Le Corps de Ville eut ensuite l'honneur de saluer Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Monseigneur le Duc de Berry, Madame la Duchesse de Berry, & Madame.

Le 4. Septembre Mrs les Députez des Etats de Lan-

guedoc allerent à Verſail-
les complimenter Monſei-
gneur le Duc de Bretagne,
& Monſeigneur le Duc
d'Anjou. Ils furent preſen-
tez par Mr des Granges
Maiſtre des Ceremonies.

Le Roy a donné la Char-
ge de Capitaine des Gardes
du Corps vacante par la
mort de Mr le Maréchal de
Bouffers, à Mr le Duc de
Charoſt Lieutenant Gene-
ral des Armées de Sa
Majeſté. Cette Charge avoit
autre-fois eſté poſſedée par
Loüis de Bethune Duc de

Charoſt ſon ayeul.

Le premier jour de Septembre la Princeſſe, veuve du feu Prince de Naſſaw Stadhouder hereditaire de Friſe & de Groningue, accoucha d'un Prince, ce qui fera differer la déciſion du Procés qu'il y avoit entre le pere de ce jeune Prince, l'Electeur de Brandebourg, & les autres pretendants à la ſucceſſion du feu Prince d'Orangé.

NOUVELLES d'Espagne.

Extrait d'une Lettre de Saragosse du 16. Aoust.

Le Chasteau d'Arens se rendit le 1^r de ce mois, & le General Showel qui s'y étoit retiré a esté fait prisonnier avec prés de cent Allemans & quelques autres Troupes, & M^r le Marquis d'Arpajou, qui commandoit à ce siege est allé faire celuy du Chasteau de Venasque, afin de resserrer les Enne-

mis du coſté de la Mer ; & ouvrir une communication avec la Guyenne. Il y a eû un grand tumulte à Barcelone, à l'occaſion de l'embarquement de l'Archiduc, la populace s'étant mutinée pour s'y oppoſer, y ayant eſté excitée par deux Regiments de la nation : mais ce tumulte n'a point eû de ſuite. Cependant l'on prit des meſures pour en empécher de nouveaux en faiſant embarquer ces deux Regiments pour les tranſporter ailleurs, & en faiſant répandre le bruit que l'Archiduc ne

devoit s'embarquer que pour paſser à Tarragone & ſe mettre à la teſte de ſon Armée.

D'autres Lettres portent que le General Staremberg s'eſtoit effectivement mis en campagne, qu'il avoit partagé ſes troupes en trois corps dont les deux plus conſiderables avoient eſté poſtez entre Igualada & Montblanc pour couper le chemin de Barcelonne, & couvrir la Plaine de Tarragone ; que ſon Quartier general eſtoit à Santa Coloma ; que l'autre corps, con-

sistant en trois mille hom-
mes avoit esté envoyé à
Ostalric pour observer un
Camp volant de troupes
Françoises qui estoit du
costé de Gironne, & que ce
General attendoit un ren-
fort de neuf bataillons An-
glois qui devoient venir de
Portugal.

Que l'Armée d'Espagne
qui estoit composée de cin-
quante quatre Bataillons &
de soixante & dix sept Esca-
drons estoit tres belle &
abondamment pourvûë de
toutes les choses necessaires;

que celle des ennemis, manquoit de vivres, & même d'eau; & que l'Archiduc ne s'estoit point encore embarqué, mais qu'il devoit partir incessamment avec une Flote de trente deux Vaisseaux qui s'estoient assemblez à Barcelonne.

Les Lettres de Cadix du 11. Aoust disent que le 8. il y estoit arrivé quatre Bastimens Portugais de la Flote du Bresil pris par plusieurs Armateurs François, qui aprés les avoir amarinez, avoient continué de pour-

suivre le reste de la Flote ; que cette nouvelle avoit fort déconcerté les Negotians de Lisbonne d'où l'on avoit fait partir plusieurs Navires pour aller chercher des bleds en Affrique ; mais qui y estoient revenus sur l'avis qu'ils avoient eu que quelques Vaisseaux de guerre François croisoient sur leur route, ce qui avoit encore fait augmenter le prix des grains qui estoit déja fort haut. Ces mêmes Lettres confirment la gran- de désertion des troupes de

la Garnison de Gibraltar faute de payement, & qu'outre les deux cens hommes qui en estoient sortis sous pretexte d'aller en party & qui estoient venus se rendre avec leurs Officiers, il en arrivoit souvent d'autres.

Celles de Madrid du 24, du même mois portent qu'on a eu des avis d'Estremadure qui confirment que les troupes Angloises qui sont en Portugal marchoient à Lisbonne ou elles devoient s'embarquer pour passer en Catalogne, & que

les

les Portugais en paroissoient fort mécontens.

NOUVELLES de Flandre.

Lettre du Camp de Paillancour, du 1. Septembre.

Mr le Maréchal de Villars, ayant résolu d'inquieter les Ennemis, commanda hier après midy six mille soldats ou grenadiers. Il fit faire deux Ponts à gauche de Thun-l'Evesque, entre ce Village & Etrun qui furent construits

avec tant de diligence & de secret que les Ennemis qui n'en étoient qu'à une portée de mousquet ne s'en apperçurent point. Les Troupes y passerent ; le plus grand détachement, commandé par Mr de Chasteaumorand alla du costé de Hordain prés de Bouchain ; le second, aux ordres de Mr de Colandre, marcha à Fwy où les Ennemis ont six Bataillons couverts d'un bon retranchement bien palissadé ; le troisiéme, sous le commandement de Mr le Chevalier de Livry, resta en deçà de l'Escaut vis-à-vis de ce

Pont, Mr de Colandre attaqua le poſte d'Fvvy pour attirer les Ennemis de ce coſté là. Mr de Chaſteaumorand attaqua celui de Hourdin où il y avoit quatre Bataillons, dont on fit un grand carnage ; toutes les Tentes, & les Maiſons de Hordain où il y avoit un grand nombre d'Officiers furent pillées, enſorte que la plus part des Soldats y firent un gros butin. On prit un Maréchal de Camp qui commandoit à ce poſte, un Colonel, trois Capitaines, un Enſeigne, deux Ingenieurs, ſoixante Soldats, le reſte ayant

esté tué, ou ayant pris la fuite, & cent Chevaux. Dans le temps que Mr de Chasteaumorand attaquoit Hourdin, Mr d'Aubigny, prenoit le poste d'Etrun à revers, où il fit soixante hommes prisonniers, le reste s'étant sauvé à la faveur de la nuit : Mr d'Aubigny fit ensuite travailler à achever le Pont avec Mr le Chevalier de Livry, qui étoit resté de l'autre côté, & on y fit passer les Troupes qui ne furent point poursuivies par les Ennemis, dont toute l'Armée resta en Bataille jusques à deux

heures du matin ; Mr de Fe-
nelon, Colonel de Bigorre, & le Lieutenant Colonel de Picardie, ont esté blessez.

Nous aprenons en ce moment, que Mr de Coignies, a deffait prés du Quesnoy, sept Escadrons de Cavalerie & de Dragons, qui servoient d'escorte aux Fourageurs ; qu'il a pris un grand nombre de Chevaux, de Soldats, & d'Officiers ; & entr'autres le Lieutenant General & le Major General qui commandoient l'escorte ; mais que Mr de Brossia y a esté tué.

Les Ennemis ont investi Bouchain le 10. Aouſt. Depuis ce jour-là juſqu'au 23. ils ont travaillé à faire des paſſages dans le Marais à force de faſcines, & à faire des retranchements pour couvrir la Cavalerie qui devoit ſoutenir les Travailleurs.

La nuit du 23. au 24. ils ouvrirent la tranchée à trois attaques. La Garniſon eſt ſortie de la Place le 14 Septembre, ſous une Capitulation honorable ; mais qui n'a pas eſté executée par la

mauvaiſe foy des Ennemis.

On donnera le mois prochain un détail circonſtancié de ce ſiege.

NOUVELLES de Dauphiné.

Extrait d'une Lettre de Grenoble, du 11. *Septembre*

L'Armée de Monſieur le Duc de Savoye ſe mit avant hier en marche pour repaſſer en Piemont. Mr le Maréchal Berwick décampa en même temps pour la

ſuivre. Il a d'abord marché à ſaint Jean de Maurienne, & a enſuite remonté le Galibier. Mr le Comte de Silly a quitté ſon camp des Echelles pour venir occuper celuy de Barreaux, & en partant il a congedié toutes les Milices. Toute ſa Cavalerie a campé aujourd'huy autour de cette Ville & doit retourner en Savoye. Tous les François qui eſtoient ſortis de Chambery ont eu ordre d'y retourner. Mr le Maréchal de Berwick a donné ſes ordres pour faire

remonter vers Briançon l'Artillerie du Camp de Barreaux, & deux cens paires de bœufs ont esté assemblées pour cet effet.

NOUVELLES d'Allemagne & du Nord.

L'Electeur Palatin s'est enfin déterminé à se rendre à Francfort pour assister aux Conferences qui s'y tiennent pour regler la Capitulation perpetuelle que l'on doit faire jurer au futur Empereur.

Les Ennemis ont fait rentrer dans leurs Lignes les Troupes qu'ils avoient le long du Rhin.

L'Armée Danoise arriva le 25. Aouſt prés du paſſage de Damgarten, & le Roy de Dannemarck ayant fait faire les diſpoſitions pour attaquer le Retranchement des Suedois, le 28. l'Artillerie commença à tirer, & la nuit on jetta une grande quantité de faſcines dans le Marais, ce qui obligea les Suedois qui apprehendoient d'eſtre coupez, de ſe retirer

à Stralzund avec leur Artillerie. Le 30. les Danois, aprés avoir reparé le Pont que les Suedois avoient rompu s'avancerent jusqu'à deux lieuës de Stralzund, où ils s'arresterent en attendant leur grosse Artillerie pour attaquer les Retranchements qui sont devant la Place.

Le Roy Auguste estoit entré en Pomeranie avec un Corps de Saxons & de Moscovites, & marchoit à grandes journées pour joindre le Roy de Dannemarck. Il

s'eſt emparé de Demmin, d'Anklam, & de Treplow, ſans aucune reſiſtance conſiderable de la part des Suedois, dont la principale attention n'eſt qu'à conſerver Stralzund, Stetin, & Wiſmar.

Lettre de Conſtantinople du 7. Aouſt.

Le 3. de ce mois le Grand Seigneur reçut pluſieurs Courriers du Grand Viſir, avec la nouvelle que l'Armée Moſcovite forte de

soixante mille hommes commandée par le Czar en personne avoit esté presqu'entierement deffaite. Le combat commença le 19. Juillet aprés midy prés de Falczin sur le Prut. Il y eut plus de trente mille Moscovites tuez par les Turcs & par les Tartares, & sans la nuit qui survint le nombre auroit esté plus grand. Le reste de leur Armée n'ayant pû se retirer parce que les Turcs & les Tartares l'environnoient de tous costez, les uns & les autres passerent

la nuit sous les Armes. Le lendemain matin les Moscovites se rallierent & se couvrirent avec des chevaux de frise; mais le grand Visir fit aussi tost tirer le canon sur ce retranchement. Alors le Czar luy envoya un Officier pour luy proposer une Capitulation avec le grand Seigneur & avec le Roy de Suede, & voyant que les Turcs continuoient leur canonnade, il envoya quatre Officiers pour réïterer cette proposition, & pour prier le grand

Visir de faire cesser le canon ce qui luy fut accordé. Mr Czasirow Vice-Chancellier, & le fils du General Szeremetow furent envoyez au grand Visir avec lequel ils convinrent que la Ville d'Asaf seroit renduë au grand Seigneur ; que les Forteſſes de Kaminka, de Sagara & de Samara seroient démolies ; que l'Ukraine seroit remise dans son ancienne liberté ; que le Czar ne se mêleroit plus des Affaires de Pologne ; qu'il livreroit le Prince Demetrius

Cantemir, & le rebelle Kebaliaba, & qu'on remettroit au grand Seigneur l'Artillerie & les Munitions de l'Armée Moscovite. Ces six Articles preliminaires devoient estre suivis d'un traité de Paix qui seroit fait à Bender où Mrs Czafirow, & Szeremetow, se rendroient en qualité de Plenipotentiaires & pour servir d'Otages de ce qui avoit esté conclu sans que le grand Visir en eust donné aucun. On a permis au reste de l Armée Moscovite de se retirer

à Kiowie; mais comme les Soldats estoient accablez de fatigue & de faim, même avant la Bataille, & qu'il étoient poursuivis par les Tartares à cause que le Kan n'avoit point eû de part à ce qui avoit esté conclu avec le Czar, on croyoit qu'il en réchaperoit un fort petit nombre, cependant le grand Visir les faisoit accompagner par dix ou douze mille hommes sous pretexte de leur servir d'escorte contre les Tartares; mais en effet pour les faire

marcher à petites journées, afin d'avoir le temps de recevoïr les ordres du grand Seigneur. Mr Funck Envoyé du Roy de Suede presenta le 4. au Grand Seigneur, & au Kaimakan, un Memoire concernant les interests du Roy son Maître. Tous les Visirs, & le Mufti l'assurerent que ce Prince auroit lieu d'estre content avant que les Moscovites sortissent des Etats du Grand Seigneur, & que le Kapigilar Kiaïaski, devoit partir incessamment

pour procuter à Sa Majesté Suedoise toute sorte satisfaction. Le 5. Mr Funck fut appellé pour aller chez le Kaimakan où il trouva le Mufti & le Selictar Pacha, gendre du grand Seigneur, afin de conferer sur son Memoire par lequel il demandoit que le Roy de Suede fut compris dans le traité de Bender, & qu'il fust stipulé qu'il seroit conduit dans ses Etats avec autant de troupes qu'il souhaiteroit. Osman Pacha Kiaïa ou Lieutenant du grand Visir

qu'il avoit envoyé pour apporter la nouvelle de cette Victoire, a esté dis-gracié au lieu d'estre recompensé ; ce qui marque que le Grand Seigneur est mécontent de la precipitation avec laquelle le grand Visir a conclu la Capitulation, pouvant se rendre maistre du Czar & du reste de son Armée ; cependant on n'a pas laissé de faire plusieurs décharges d'Artillerie aprés l'arrivée de cette nouvelle, & toute la Ville en a témoigné une grande joye. On remar-

que que la deffaite du Czar
eſt arrivée le même mois
que celle du Roy de Suede
à Pultowa, & que le mê-
me malheur de ces deux
Princes leur eſt arrivé pour
s'eſtre engagé trop avant
ſans Magaſins, en pays en-
nemi.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le Mercure Galant du present mois de Septembre. A Paris ce 27. Septembre 1711.

CAPON.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

TABLE.

I. PARTIE.

Litterature, 3
Traduction d'un Fragment d'Ovide, 22
La réputation des Poëtes, 24
Suite de l'Abregé de l'Illiade, 28
Argument du 5^e Livre, 51

II. PARTIE.

Suite & fin de l'Histoire Espagnole, 1
Article Burlesque, suite du Paralelle d'Homere & de Rablais, 53
La vraye Eloquence, 80
Tempeste de Rablais, 94
Enigme, 107

III. PARTIE.

Pieces fugitives, Epigramme, 1
Plaintes, 3
Epigramme, 22

TABLE.

A Mesdames de P. 25
Réponse à une Lettre, 26
Epigramme, 27
Autre, 29
Bouquet nouveau, 31

IV. PARTIE.

Nouvelles, Lettre de Basle, 1
Feste donnée à Berlin, 10
Academies, 17
Feste donnée à Joigny, 19
Morts, 23
Mariages, 48
Benefices, 49
Nominations, &c. 62
Nouvelles d'Espagne, 66
Nouvelles de Flandre, 73
Nouvelles de Dauphiné, 79
Nouvelles d'Allemagne & du Nord, 81